

# Correspondance

## Frédéric Mistral - Gaston Paris



**1875 - 1901**

### AVANT-PROPOS

Le nom de Jean Boutière paraît une fois encore sur la couverture d'un livre.

C'est au cours de ses recherches pour une édition des *Iles d'Or* de Mistral qu'il rencontra les lettres de Meyer et Paris dans les dossiers du Musée de Maillane; il commença tout de suite à noter ce qui pouvait servir à la publication de cette correspondance. Absorbé par d'autres travaux relatifs aux poésies lyriques de Mistral, c'est au fur et à mesure des circonstances, en marge, qu'il s'occupait des deux romanistes parisiens, irrégulièrement tout d'abord, ensuite avec sa méthode habituelle, scrupuleusement, mais passant sur certains détails si les recherches les concernant devaient l'éloigner de sa tâche principale. Dans les derniers mois de sa vie, le travail sur la correspondance de Mistral avec G. Paris avait été mené presque à son terme, celui touchant P. Meyer demandait à être achevé: certaines notes étaient complètes, d'autres présentaient des lacunes; quelques lettres manquaient encore d'annotations.

Que dire de ma participation à ce livre?

Bien que j'aie souvent travaillé aux côtés de mon mari et appris beaucoup de lui, une initiation dans le domaine provençal était indispensable. Les recherches se sont avérées longues et souvent ardues, mais elles m'ont permis d'enrichir sensiblement les notes encore inachevées ainsi que d'établir les commentaires appuyés sur les documents trouvés dans les archives et bibliothèques; on les lira dans l'Appendice.

Je connais mes limites. Ma formation de comparatiste et non pas de philologue me gênait. Ce qui m'a demandé des années de travail, mon mari l'aurait terminé, une fois libéré de l'immense effort qu'exigeait son édition des Iles d'Or, en quelques mois. Comme épigraphe, je pourrais mettre sur la première page de ce livre: ce qui est bon est de Jean Boutière; ce qui est imparfait est de moi.

Avant de signer cette page, je voudrais citer ceux qui m'ont aidé à accomplir ma tâche.

Je réserve une place particulière à M. Charles Samaran, de l'Institut. Bien qu'il n'ait pas suivi mon travail, il m'encourageait avec beaucoup de bienveillance et ne ménageait aucun effort pour que cet ouvrage posthume de Jean Boutière puisse être publié. Je le prie de trouver ici l'expression de toute ma gratitude.

La Propriété littéraire de Frédéric Mistral a bien voulu m'accorder les mêmes droits de recherches dans les archives de Maillane et de publication dont jouissait, avec l'autorisation de M. Frédéric Mistral neveu, mon mari. Elle est représentée aujourd'hui par Me Elie Tramier, à qui je dois une vive reconnaissance pour l'amicale assistance qu'il m'a donnée, et par le Prof. Claude Goyard. La Municipalité de Maillane et M. Charles Galtier, conservateur du Musée Mistral, se sont joints à cet accord. En leur adressant mes remerciements, je note à la mémoire de M. Mistral, neveu du poète que, désirant vivement l'édition de cette correspondance, il ne m'a jamais refusé un renseignement ou la communication d'un document.

Les familles de Paul Meyer et Gaston Paris ont toujours été prêtes à me donner des détails biographiques concernant ces correspondants de Mistral. Je pense particulièrement avec beaucoup de reconnaissance à Mlle Réville et Mme Heurgon-Desjardins qui m'ont autorisé si volontiers à publier les lettres et ont enrichi le livre en m'offrant les portraits de Paul Meyer et Gaston Paris. Les filles de Mme Heurgon-Desjardins, dont j'ai appris avec regret la mort récente, Mme Peyrou et Mlle Heurgon ont suivi le désir de leur mère en me donnant leur propre accord pour cette publication; je les en remercie vivement.

A tous ceux qui ont bien voulu rendre possible l'édition de l'œuvre posthume de Jean Boutière et m'ont permis de compléter par de nouvelles recherches les commentaires et notes recueillis dans le manuscrit qu'il a laissé je dis ma profonde reconnaissance.

Ma gratitude va d'abord à M. Georges de Loye, Conservateur du Musée Calvet à Avignon qui, fidèle à la mémoire de Jean Boutière, témoignait un intérêt bienveillant et soutenue pour mon travail, prêt sans se lasser à faciliter mes recherches et mes démarches. Les conseils qu'il me prodiguait m'étaient toujours précieux et facilitaient ma tâche. Je n'oublie pas non plus les patientes et courtoises communications fournies par M. Henri Dubled, Conservateur de la Bibliothèque Ingueilbertine à Carpentras et par ses collaborateurs.

J'exprime ma reconnaissance à M. Jacques Monfrin, professeur à l'École des Chartes qui, connaissant parfaitement les archives de Meyer et Paris, a bien voulu s'intéresser à la publication de la correspondance de ces savants avec Mistral et me donner des renseignements et conseils autorisés. Il trouvera à plusieurs reprises mes remerciements sur les pages de ce livre. Nous espérons qu'il pourra

un jour publier, avec toute sa haute compétence, une édition des lettres échangées entre Paul Meyer et Gaston Paris.

M. Marcel Bonnet, Majoral du félibrige, particulièrement documenté sur la vie de la Provence et sa littérature, m'a éclairée sur bien des points et, fidèlement attaché au souvenir de Jean Boutière, s'est volontiers chargé des traductions de textes provençaux modernes. Celles du provençal ancien sont dues à l'obligeance de M. Jean Mouzat, professeur à la Faculté des Lettres de Limoges que je prie de trouver ici mes sincères remerciements.

La liste de ceux qui ont contribué à préparer ce livre serait longue. Je veux toutefois ajouter aux noms cités celui de Mme Cardona-Trunde qui avec un rare dévouement participait à son élaboration technique; et ma dette, ancienne déjà est grande vis-à-vis de Mme His-Prim, ancienne secrétaire de mon mari qui après sa mort m'a offert avec tant de générosité son aide.

Hedwige BOUTIÈRE.  
Avignon, 1977.

## INTRODUCTION

### COLLECTION DES LETTRES

Un poète, deux savants; un Provençal et deux Parisiens, si ce n'est par naissance, du moins par leur appartenance scientifique.

Parmi de riches dossiers de lettres gardées à Maillane, et l'on sait que Mistral les conservait toutes, la correspondance avec Paul Meyer et Gaston Paris apparaît comme une des plus intéressantes. Cet intérêt, E. Léonard l'a compris, qui publia une étude, très consciencieuse, bien que non exempte de quelques erreurs. Bien utile, ce livre ne pouvait remplir qu'un rôle d'information unilatérale: non seulement l'auteur ne disposait pas de toutes les lettres de Meyer et de Paris, mais encore celles auxquelles la veuve du poète et F. Mistral neveu lui ont donné accès n'ont pu être reproduites intégralement. Les lettres de Mistral, accessibles à la Bibliothèque Nationale, ne sont pas, d'ailleurs, citées toutes et in extenso. Dans ces conditions de travail, on peut considérer le livre de Léonard comme un ouvrage de grand mérite; il ne nous satisfait pas pour autant.

Jean Boutière qui a passé de longues années dans l'intimité des dossiers de Maillane, grâce à l'autorisation exceptionnelle de la Direction de la Propriété Littéraire de Frédéric Mistral, a tout de suite mesuré l'intérêt rare et captivant de cette double correspondance, de ce que, par périodes, on pourrait appeler un trio épistolaire, tellement parfois les lettres du poète et des deux savants s'enchaînent et se complètent.

Les dossiers de Maillane contiennent la quasi-totalité des lettres adressées à Mistral par Paul Meyer et Gaston Paris. Ils portent les numéros 149, 78 à 103, 150, 1 à 36 et 224, 10 à 13 inclus pour Meyer, 166, 29 à 166, 65 pour Paris. On y trouve sous le n° 150, 25 un télégramme signé Meyer, daté du 18 octobre 1893, demandant à Mistral un article pour Le Gaulois après la mort de Gounod. Il s'agit, évidemment, non pas de Paul Meyer, mais d'Arthur Meyer, rédacteur du journal Le Gaulois.

Le même musée contient également une lettre de la veuve de G. Paris; elle est datée du 1er mai 1903.

Les lettres de Mistral aux deux philologues parisiens sont conservées à la Bibliothèque Nationale; ms. nouv. acq. fr. 24424 fo 231-318 pour P. Meyer; ms. nouv. acq. fr. 24449 fo 417- 482 pour G. Paris. Le Palais du Roure à Avignon en détient plusieurs copies: nous en parlerons dans les notes aux lettres. Une lettre originale de Mistral fut retrouvée par nous aux mêmes archives: elle est datée du 9 mai 1871, on verra son intérêt. La provenance de ce document n'est pas notée, la date de son entrée n'est pas indiquée et il est impossible de savoir de quelle manière cette lettre autographe adressée à Meyer, qui était alors à Paris, se trouve à Avignon, donc hors de la collection quasi complète de la Bibliothèque Nationale. Elle ne porte aucun cachet, aucun numéro. Léonard ne la mentionne pas, même dans son chapitre consacré particulièrement à la correspondance des années 1870-1871. Il faut en déduire qu'il ne la connaissait pas; elle est trop importante pour qu'on puisse la passer sous silence.

Nous avons trouvé aussi au Palais du Roure la copie d'une lettre de Mistral à Meyer, non incluse dans la collection de la Bibliothèque Nationale, une lettre brève, écrite en provençal. Elle accompagne comme recommandation la lettre du conservateur de la Bibliothèque Méjanès à Aix, Jean-Baptiste Gaut.

La correspondance de Mistral avec Meyer et Paris n'a aucun caractère confidentiel de la part du poète, ce qu'on peut découvrir, par exemple, dans ses lettres à L. Roumieux et autres amis intimes. Rien ne fait donc supposer la destruction volontaire de ces documents épistolaires. On peut penser à quelques pertes, quelques envois de ces lettres à des tierces personnes; cela pouvait être le cas, notamment, lorsqu'une recommandation en faisait l'objet. Quelle qu'en soit la raison, on constate, ou on suppose tout au moins, quelques lacunes, assez rares, dans les dossiers de Maillane.

Dans le recueil des lettres de Mistral, conservé à la Bibliothèque Nationale, les lacunes paraissent plus nombreuses. Selon d'aimables renseignements qui m'ont été donnés par les membres de la famille des deux savants, les archives familiales ne détiennent d'autres documents que quelques cartes de visite ou des photographies dédiées. Il est à supposer toutefois que dans la collection, sûrement très volumineuse, de marques de sympathie et de condoléances reçues par les proches après la mort de Gaston Paris, une lettre de Mistral, inconnue de nous, devait bien se trouver: la veuve du savant y répond. Mais c'est surtout dans la correspondance avec Paul Meyer que des lacunes paraissent évidentes; il n'est pas à croire qu'il n'attachât pas d'importance aux lettres de son ami de Maillane, mais il y a sans doute des feuilles éparses. Meyer déménageait souvent: sans parler des déplacements occasionnels, on dénombre tout au long de sa correspondance avec Mistral sept adresses différentes à Paris. Contrairement à Mistral qui recevait presque sans exception son courrier à Maillane, Meyer était obligé de déménager avec tous ses papiers, ses documents, ses lettres. De plus, il était distrait: douze de ses lettres ne sont pas datées du tout, trois portent une date incomplète. Quant à Gaston Paris, c'est quatre fois qu'il ne donne aucune indication, mais il néglige souvent, en marquant le jour et le mois, d'ajouter l'année. Onze fois on trouve une date incomplète.

Quant à la correspondance de Mistral, il n'y manque aucune date, sauf sur de brefs billets, mais deux fois il commet une erreur: en inscrivant au début d'octobre 1862 le mois précédent, septembre, et au début de 1889 l'année écoulée, 1888.

L'édition présente de la correspondance entre Mistral et Meyer d'une part, entre Mistral et Paris d'autre part, reproduit toutes les lettres, cartes et télégrammes connus de nous, soit:

33 lettres de Mistral à Paris 39 lettres de Paris à Mistral.

Dans le nombre se trouvent le faire-part du mariage de Mistral adressé à chacun des deux professeurs, le faire-part du premier mariage de Paul Meyer, deux télégrammes de Gaston Paris à Mistral, carte de visite de Mistral à Paris, deux de Mistral à Meyer et une de Mme Mistral (sur une carte de visite de son mari) à Meyer; une lettre de Mme Meyer et une de Mme Paris se trouvent à la fin de chaque dossier. Il faut y ajouter une lettre circulaire de Mistral adressée à G. Paris que nous trouvons dans l'Appendice 37.

Pour tirer les conclusions de la disposition chronologique et de la fréquence des lettres échangées entre Mistral et Meyer, le tableau suivant sera très instructif:

Le contexte des lettres de 1905 et de 1909 fait supposer, pour la première, une réponse de Meyer, pour la suivante, une lettre de ce dernier à laquelle, visiblement, Mistral fait allusion: elles ne se trouvent pas dans les dossiers de Maillane. On nous a signalé la présence de quelques lettres de Meyer et Paris déposées aux Archives de Montpellier, dont malgré nos démarches nous n'avons pu prendre connaissance et qu'il conviendrait d'ajouter au décompte des dossiers de Maillane.

(...)

## PARIS ET MISTRAL

Les relations entre Mistral et Gaston Paris, son cadet de 9 ans, dont les lettres témoignent de la sympathie, de l'estime, du dévouement pour le poète, remontent peut-être à cette année 1867 où l'auteur de *Calendau* est allé à Paris avec son nouveau poème. Léonard dit que la première rencontre eut lieu lors d'un séjour de Mistral à la capitale après Mirèio, sans plus de précision. Ignorant s'ils se sont rencontrés avant 1867, nous pouvons en tout cas proposer la date du 1<sup>er</sup> ou 2 février de cette année-là comme celle du contact personnel. En effet, Meyer répond à un billet de Mistral, qui lui annonce le 19 janvier 1867 son arrivée à Paris, par une brève lettre de mercredi, sans préciser la date, mais certainement le mercredi le plus proche: 23 janvier. Le 27 janvier Meyer, après avoir vu sans doute Mistral le jour convenu et s'être entendu avec lui pour une rencontre avec G. Paris, l'avertit que les jours libres de celui-ci sont vendredi et samedi les plus proches. Mistral fut de retour à Maillane pour la sainte Agathe, le 5 février. On peut donc fixer au 1<sup>er</sup> ou 2 février, selon le jour choisi par Mistral, la rencontre parisienne de 1867 entre lui et Paris.

Gaston Paris est alors rentré en France depuis huit ans, après ses années passées à Bonn et Göttingen, élève des savants linguistes Diez et Curtius; mais il étudiait surtout le grec et l'ancien allemand. C'est à l'École des Chartes qu'il rencontrera les romanistes Quicherat et Guessard; il en sort un an après Meyer, en 1862, et bientôt, en 1866, il est comme lui lauréat du prix Gobert. Donc, en 1867 il a déjà commencé sa vie de savant, une carrière qui deviendra particulièrement brillante.

Quelques années plus tard, en 1873, Paris est parti pour ses recherches personnelles à la Bibliothèque de Carpentras d'où il alla saluer le poète à Maillane, le jour de Noël. Mistral, ce charmeur, l'a conquis et c'est à plusieurs reprises que Paris reviendra dans ses lettres au souvenir de cette visite, témoignant toujours le même enchantement. Mais les relations, bien qu'amicales, entre ces deux hommes d'élite ne se sont pas développées de la même façon que celles entre Mistral et Meyer. Gaston Paris n'a pas été particulièrement séduit par le Midi. Ce fils d'un romaniste, professeur au Collège de France, à qui il succéda en 1866 pour prendre bientôt la charge de cours à l'École des Hautes Études, était lié avec le milieu intellectuel de Paris, il aimait ses relations, aimait les manifestations. Fin et mondain,

il était, selon sa propre expression, homme des Congrès et, bien qu'ami de Mistral et comprenant la valeur de son talent, il n'avait aucun contact avec les félibres et leur mouvement.

Par conséquent, l'énumération de ses séjours en Provence et de ses rencontres avec Mistral ne sera pas longue. Après la visite de Noël à Maillane, c'est justement à un congrès, celui de Montpellier en 1875, qu'il verra le poète. C'est encore en mission officielle qu'il se rendra en Provence, à Aix, en novembre 1895, pour les fêtes, en l'honneur de Peiresc d'où il ira, avec sa seconde femme, voir le poète à Maillane et excursionner à Saint-Rémy, les Baux, Montmajour et Arles.

Paris et Mistral se sont-ils vus entre-temps? Si nous savons que chaque séjour de Mistral à Paris apportait des rencontres avec Paul Meyer, nous sommes moins renseignés sur celles avec Gaston Paris. Le poète est allé à la capitale en 1884, 1887, 1889, à la fin de 1894 et au début de 1895. Le 7 janvier 1895, presque au moment du départ, il envoie un mot bref à G. Paris qui, très occupé, veut tout de même aller le voir vers 9 heures du matin et l'invite à dîner chez lui. Nous ignorons si ces projets se sont réalisés. Leur correspondance ne nous apprend rien. La lettre annonçant la mission du romaniste parisien en 1895, à Aix, semble faire allusion à l'unique visite de G. Paris à Maillane, avec sa femme cette fois, après celle de 1873.

La table des lettres nous démontrera la cadence de la correspondance de Paris avec Mistral.

#### Années Lettres de Mistral à Paris et Paris à Mistral

1875	2	3
1876	1 (faire-par)	0
1877	0	0
1878	0	0
1879	0	0
1880	0	0
1881	2	1
1882	0	0
1883	0	0
1884	0	1
1885	0	1
1886	0	0
1887	0	1
1888	2	1
1889	0	1
1890	6	5
1891	0	0
1892	0	1
1893	0	0
1894	11	14
1895	2	3
1896	0	0
1897	2	3 (dont 1 télégramme)
1898	1	0
1899	0	0
1900	2	0
1901	2	4 (dont 1 télégramme)

Nous rappelons que les archives de Maillane possèdent aussi une lettre de la veuve de G. Paris, née Marguerite Mahou.

Même en prenant en considération des lacunes dues à quelques lettres égarées ou gardées dans des archives de famille, celles de félicitations ou de condoléances notamment, on constatera qu'il y a de longues périodes, des années et des lustres (1876-1881; 1881-1887) sans échange épistolaire. Autant la correspondance de Mistral avec Meyer présente une certaine régularité et une grande diversité de sujets, autant celle avec Paris peut être groupée par périodes et par thèmes.

La table ci-dessus démontre la première de ces allégations.

La correspondance débute par l'annonce de l'article de Paris dans le Journal des Débats, après le Congrès de Montpellier et les remerciements de Mistral. Ces sujets de circonstance, on les trouvera tout au long de leurs relations épistolaires, où une note personnelle est rare, contrairement à ce qu'on a remarqué dans les lettres de Meyer. On peut seulement deviner, d'après une allusion dans deux lettres de Paris à Mistral, que le poète, peut-être dans l'ambiance de cette *vihado* intime de 1873, raconta au jeune savant, homme d'accès facile selon les témoignages de ceux qui l'ont approché mais, somme toute, peu connu de lui, les circonstances de la création de sa très belle pièce *Rescontre* qu'il lui dédiera dans sa première édition des *Isclò d'Or*.

Ce sont, toujours marqués d'un ton chaud, des envois de livres ou d'articles, des remerciements, des recommandations. On sait le grand intérêt que portait Paris au folklore; point de lettres pourtant à ce sujet, et si Mistral donne des indications pour le *Petit Poucet*, il le fait par l'intermédiaire de leur ami commun, Meyer. Mais Paris a dû voir lors de sa visite à Maillane le recueil des chants populaires collectionnés par Mistral, ou tout au moins en avoir parlé avec lui, parce que, tout comme Meyer, il revient à la charge vingt ans après sa visite: — J'espère toujours que vous donnerez votre collection de contes provençaux; ce serait un vrai régal pour le folklore et pour la belle langue de miejour.

Ajoutons qu'il est frappant qu'à toutes ces allusions à son recueil, aussi bien celles de Paris que celles de Meyer, Mistral ne réponde pas. Nous avons mentionné l'échange animé de la correspondance avec ce dernier à ce sujet, les versions de contes, chants, etc. Que le poète copie pour lui: jamais un mot sur le projet de publication de cette collection. Pourtant, après avoir attentivement examiné le manuscrit de Carpentras contenant de multiples chants, rondes, complaintes, légendes etc. copiés de la main de Mistral, nous avons remarqué une surprenante persévérance dans la continuité de ce travail, jamais totalement abandonné, poursuivi depuis la jeunesse du Maillanais jusqu'aux dernières années de sa vie.

Mais on constate que toutes les tentatives de Mistral d'intéresser le philologue parisien à la vie culturelle provençale (fêtes, représentations, réunions et même le voyage à Barcelone sur l'invitation des poètes catalans en 1868), restent vaines. C'est compréhensible. Paris n'a pas vécu une belle année de sa jeunesse en Provence comme l'a fait Meyer, il n'a pas côtoyé les félibres, ne s'est pas familiarisé avec la langue provençale moderne. S'il s'est intéressé au Congrès de Montpellier, c'est en tant que philologue romaniste. Ce qui l'attirait surtout dans tout ce mouvement du renouveau provençal, c'est Mistral et son talent. L'article du Journal des Débats sur ce congrès en est un bon échantillon, Il aborda déjà ce sujet, en 1860, après le triomphe, un an plus tôt, de *Mirèio*. Après un échange de lettres concernant une traduction de *Decameron* pour les fêtes de Boccace, la correspondance s'interrompt pour reprendre sporadiquement à l'occasion des condoléances, des recommandations, d'échanges d'ouvrages. L'envoi de Paris de sa *Littérature Française au Moyen Age* lui vaut deux lettres successives de Mistral, avec quelques remarques intéressantes, mais partiellement exprimées déjà dans sa correspondance avec Meyer et combattues comme erronées par ce savant.

On arrive à un fait frappant: deux périodes de lettres groupées, un échange épistolaire dense, nourri, animé et du plus haut intérêt, les années 1890 et 1894.

La correspondance de l'année 1890 a pour objet, et cela presque exclusivement, les démarches pour l'obtention du prix Jean Reynaud pour le dictionnaire de Mistral. Il y a ça de joli, écrit l'auteur du Trésor du Félibrige à Mariéton, que je ne me suis jamais moins occupé d'une chose que de l'obtention de cette joie, Il a fallu l'amitié et l'intrépide initiative de Meyer et Gaston Paris pour me valoir cette Toison d'Or, On aimerait plutôt lire intervention, ou bien appui: l'initiative très ancienne car de 1866, revient, il est vrai, à Meyer, mais Mistral lui-même y est revenu, plus tard, dans ses lettres aux deux amis romanistes. Il est exact que l'auteur de Trésor ne s'est pas rendu en quémendeur à Paris et qu'il n'a fait, à notre connaissance, aucune visite aux académiciens.

Et c'est Gaston Paris qui, avec beaucoup de dévouement, d'autant plus méritoire qu'il était frappé par un deuil récent, lui suggéra l'envoi du Dictionnaire à quelques personnalités qui pouvaient influencer sur l'attribution du prix: — si je n'avais pas été absent des premières séances de janvier, écrit Paris à Mistral, j'aurais demandé d'être de la Commission. Mistral, de son côté, était inépuisable en exemplaires et satisfaisait les commandes sans tarder. Paris proposera plus tard lui-même la candidature de Mistral pour le prix Née, en 1897, pour le Poème du Rhône. Lettres, conseils, indications de Gaston Paris, confirmations et remerciements de Mistral se succèdent avec rapidité; la correspondance à ce sujet comporte onze lettres, de la fin janvier à la fin mars 1890. Quelques envois paraissent d'ailleurs manquer.

A la suite du compte rendu détaillé du Trésor du Félibrige que Meyer a adressé à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres afin de le présenter pour le prix Jean Reynaud, Paris envoya une lettre appuyant la candidature de Mistral Puis, tous les deux ont parlé à la Commission en faveur de leur candidat. Ils ont gagné.

A la lumière de ces documents nous pouvons aisément comprendre quel service inestimable ont rendu à Mistral ses deux amis romanistes.

Après la chaleureuse expression de reconnaissance du poète, envoyée à Meyer et à Paris le jour même où il apprit le couronnement de son œuvre lexicographique, la correspondance avec ce dernier s'arrête. Une lettre de recommandation, en 1892, c'est tout jusqu'à 1894, l'année où nous aurons deux groupes compacts: l'un d'avril-mai, l'autre de la fin août jusqu'à la fin novembre de la même année.

Avril-mai 1894, c'est la seule période où on trouve de la part de G. Paris des protestations très énergiques et des reproches à l'adresse de Mistral.

En fait, la faute incombe surtout à un journaliste qui a mal reproduit dans la presse une interview de G. Paris donnée à l'Écho de Paris sur le projet d'une carte linguistique de la France Mistral, considérant cet article offensant pour le rang du provençal dans la famille des langues romanes, a riposté dans l'Aiòli par une boutade, une pointe que Paris n'a pas pu ressentir sans un mouvement d'indignation. Ajoutons que l'évocation de cet incident par Léonard manque, forcément, du relief que donne la lumière projetée des deux côtés: il a lu les lettres de Mistral, mais ne connaissait pas les protestations énergiques de G. Paris, protestations surprenantes chez cet homme pondéré, par leur ton ulcéré, véhément, tranchant. La lecture de ces documents, articles et lettres de G. Paris, comparés surtout à ceux, conciliants, de Mistral qui s'est aperçu sans doute de sa maladresse, intéressera particulièrement les provençalistes.



Le sujet des lettres échangées en ce printemps de 1894, le différend engendré par les articles de l'Echo de Paris et de l'Aiòli, demandait un commentaire: il est superflu pour l'étude, bien connue, de Paris sur Mistral. L'élaboration de ce grand article constitue l'objet de leur correspondance en automne de la même année, depuis le 26 août jusqu'au 4 décembre; sur dix-huit lettres échangées, une seule ne concerne pas l'étude de G. Paris. On déflorerait l'intérêt de la lecture de ces documents-témoignages, en y ajoutant quoi que ce soit.

Les recherches du savant et les indications de l'auteur de l'œuvre poétique analysée, qu'il serait intéressant de comparer avec des confidences plus intimes et plus franches peut-être, faites à d'autres amis, sont confinées dans le cadre d'une étude critique et ne le dépassent pas. On ne sera pas sans remarquer une certaine réticence dans les réponses de Mistral sur l'interrogat de Paris; il réserve une parcelle de lui-même, de ses souvenirs, tout en réglant l'éclairage exact qui doit jaillir sur son œuvre. La possibilité de suivre pas à pas la création d'une étude littéraire est d'un intérêt indiscutable. Toutefois, ne cherchons pas dans l'échange accéléré de ces lettres la pénétration réciproque, l'ouverture, l'épanchement que nous trouvons, par exemple, dans la correspondance d'un Alain-Fournier avec Jacques Rivière, ni le même diapason élevé. Malgré cette distinction, que la différence du genre littéraire des ouvrages mûrissant sous la plume d'un savant et d'un romancier souligne et excuse à la fois, ces messages de 1894 ont un poids particulier: ils nous font avancer dans la connaissance de la mentalité de Mistral et de Paris.

Ce qui frappe dans la correspondance que nous présentons, c'est sa grande simplicité d'expression. Ce ne sont pas des lettres écrites pour être lues par la postérité. Leur forme est souvent négligée, surtout dans la correspondance de Mistral avec Meyer; on remarque la quantité de lettres commençant par je: je vous envoie, je vous expédie, je vous remercie, j'ai reçu, etc. Le naturel y est absolu, et si à ce point de vue l'on pouvait faire une réserve, ce serait, ce qui paraît surprenant, pour quelques lettres de Mistral. Nous pensons notamment à ses remerciements adressés d'une part à Meyer, d'autre part à Paris, à des époques différentes, où le moule de la phrase est trop apparent pour que l'expression en soit spontanée. Mais dans l'ensemble, les lettres des deux savants ne font pas montre de leur érudition, et celles de l'auteur de Mireille et des Iles d'Or ne sont jamais d'une éloquence poétique. On sent chez Mistral un grand respect pour la science de ses amis, et si Paris, mûr, analyse toute l'œuvre du Maillanais, Meyer, tout jeune, écrit en parlant de la valeur de Mistral face à la dot d'une riche héritière: chacun des douze chants de Mirèio n'est-il pas bien plus qu'un mas... Respect et reconnaissance de valeurs réciproques.

D'une correspondance publiée se dégage toujours un sentiment de la violation de l'intimité, le lecteur entre comme troisième homme non invité. Ici, ce sentiment est atténué par le caractère même des lettres, à quelques exceptions près: nous songeons à celles, vibrantes de douleurs, de Meyer, dont nous avons déjà parlé. Elles sont peu nombreuses, d'ailleurs. Pourtant, à la lumière de cette correspondance, on découvrira un Meyer peu connu, très sensible, peut-être un peu solitaire, grave, simple, pathétique seulement par son malheur. On verra ce professeur célèbre par ses impitoyables exigences, ce critique mordant, passer sous silence, indulgent, des moments d'humeur et des périodes d'éloignement de Mistral. On verra aussi Paris ami dévoué du poète et magnanime après une brouille, conflit sans préalable et sans lendemain, analyste autant scrupuleux qu'imaginatif. Les lettres des trois amis permettent de suivre l'élaboration de leurs ouvrages, cela concerne surtout la correspondance entre Mistral et Meyer, et de saisir sur le vif le jugement de leurs œuvres. Et l'attitude des deux savants face aux mêmes sujets abordés dans des lettres de Mistral est particulièrement intéressante. Pour les mistraliens, même les plus avertis, certaines pages seront une révélation: les lettres éclaireront d'elles-mêmes ceux qui cherchent une confirmation ou une réfutation des jugements acquis. Nos réflexions n'ajouteraient rien.

Pourtant, à la lecture de cette correspondance, certains détails paraissent hermétiques, et à double titre. Ce sont, d'une part, pour les provençalistes qui s'occupent de la littérature d'Oc moderne, les allusions aux livres et articles du domaine de philologie romane et, d'autre part, les événements de la vie félibréenne pour les romanistes intéressés particulièrement par le provençal ancien. En raison de cette double obscurité, l'annotation des lettres est abondante et les recherches qu'elle réclamait donnaient parfois des résultats révélateurs et insoupçonnés. Un choix strict s'imposait: des documents d'un intérêt particulier, mais qui ne sont liés qu'accessoirement avec la matière des lettres sont groupés dans l'Appendice.

Les quelques exemples que nous avons mis en avant dans les pages de notre Introduction donnent à peine un aperçu de la richesse de cette correspondance. La lecture fera découvrir bien d'autres détails, d'autres aspects.

Nous avons conservé l'orthographe des lettres, en indiquant par un sic les anomalies; nous avons rectifié, toutefois, les erreurs (orthographe et ponctuation) qui pourraient entraîner une fausse interprétation du lecteur. Il faut mentionner enfin que toutes les phrases dans les lettres de Mistral commencent, après un point, par une minuscule: il nous semblait préférable d'établir les signes conventionnels, à savoir une lettre majuscule. Si nous nous permettons cette licence, c'est que nous sommes face à une correspondance et non à un texte littéraire.

## TABLE DES LETTRES

### F. Mistral et G. Paris

1875

1. Paris à Mistral 13 avril.
2. Mistral à Paris 15 avril.
3. Paris à Mistral 30 juillet.
4. Mistral à Paris 2 août.
5. Paris à Mistral 4 septembre.

1876

6. Faire-part de mariage de! Mistral 27 septembre.

1881

7. Mistral à Paris 13 mars.
8. Paris à Mistral 16 juin.
9. Mistral à Paris 20 juin.

1884

10. Paris à Mistral 25 mai.

1885

11. Paris à Mistral s.d.

1887

12. Paris à Mistral s. d. début de l'année.

1888

13. Mistral à Paris 28 juin.

14. Mistral à Paris 29 juin.

15. Paris à Mistral s.d.

1889

16. Paris à Mistral 30 mars.

1890

17. Paris à Mistral 27 janvier.

18. Mistral à Paris 29 janvier.

19. Mistral à Paris 2 février.

20. Paris à Mistral 8 février.

21. Mistral à Paris 12 février.

22. Paris à Mistral 10 mars.

23. Mistral à Paris 12 mars.

24. Paris à Mistral 20 mars.

25. Mistral à Paris 22 mars.

26. Paris à Mistral 29 mars.

27. Mistral à Paris 29 mars.

1892

28. Paris à Mistral 12 avril.

1894

29. Paris à Mistral 21 avril.

30. Mistral à Paris 23 avril.

31. Paris à Mistral 25 avril.

32. Mistral à Paris 28 avril.

33. Paris à Mistral 21 mai.

34. Mistral à Paris 22 mai.

35. Paris à Mistral 26 mai.

36. Paris à Mistral 26 août.

37. Mistral à Paris 28 août.

38. Paris à Mistral 30 août.
39. Paris à Mistral 13 septembre.
40. Mistral à Paris 15 septembre.
41. Paris à Mistral 18 septembre.
42. Paris à Mistral 28 septembre.
43. Mistral à Paris 29 septembre.
44. Paris à Mistral 1er octobre.
45. Mistral à Paris 3 octobre.
46. Mistral à Paris 8 octobre.
47. Paris à Mistral 10 octobre.
48. Paris à Mistral 20 octobre.
49. Mistral à Paris 22 octobre.
50. Mistral à Paris 21 novembre.
51. Paris à Mistral 22 novembre.
52. Paris à Mistral 29 novembre.
53. Mistral à Paris 4 décembre.

1895

54. Mistral à Paris 7 janvier.
55. Paris à Mistral 8 janvier.
56. Paris à Mistral 17 septembre.
57. Mistral à Paris 20 septembre.
58. Paris à Mistral 4 novembre.

1897

59. Paris à Mistral 1er juin, télégramme.
60. Paris à Mistral 1er juin.
61. Mistral à Paris 5 juin.
62. Mistral à Paris 26 juin.
63. Paris à Mistral 3 août.

1898

64. Mistral à Paris 22 décembre.

1900

65. Mistral à Paris 11 juin.
66. Mistral à Paris 15 décembre.

1901

67. Paris à Mistral 18 janvier.
68. Mistral à Paris 19 janvier.
69. Paris à Mistral 13 mai.
70. Paris à Mistral 3 juin.
71. Mistral à Paris 5 juin.
72. Paris à Mistral 27 septembre.

## 1. Paris à Mistral

Paris, ce mardi 13 avril [1875].

Mon cher Ami,

Vous recevrez en même temps que cette lettre deux exemplaires des Débats de ce matin, où j'ai parlé des félibres et surtout de vous. J'ai peur que vous ne trouviez que j'ai été un peu froid dans mon admiration, très réelle, pour ce que vous avez déjà fait, et surtout un peu pessimiste dans mon jugement sur l'avenir du félibrige. La place m'a manqué pour exprimer une idée qui, je crois, nous réunirait sans conteste c'est qu'en laissant à la langue nationale le domaine de la science, des conceptions générales et des compositions d'un caractère universel, la langue provinciale peut se construire une littérature consacrée aux sentiments particuliers et aux intérêts provinciaux. Je ne pense pas que vous songiez à remplacer la littérature française, mais plutôt à la compléter et à la seconder. Cela aurait pu être mieux indiqué.

Quoiqu'il en soit des idées, ce dont vous ne douterez jamais, c'est de ma vive sympathie, qui s'adresse à l'homme autant qu'au poète. Je vous remercie bien de votre portrait; vous savez que je compte toujours sur vous pour me mettre au courant de ce qui peut vous arriver d'heureux.

Croyez-moi bien sincèrement

Votre ami

G. Paris.

## 2. Mistral à Paris

Maillane (B. d. R.)

15 avril 1875.

Mon cher ami,

J'ai lu tout chaud, dans un café d'Avignon, le compte-rendu [sic] dont vous m'adressez aujourd'hui deux exemplaires et je vous dis franchement que je n'avais pas besoin de vos amicales explications pour comprendre tout ce qu'il y a de sympathie pour moi et de bienveillance pour tous dans votre excellent article. Que les restrictions qu'il contient soient dûes [sic] à l'impartialité de votre analyse ou aux exigences du journal qui les publie, elles démontrent en somme que l'examen fait par vous est très sérieux et votre appréciation nous fera d'autant plus de bien dans la catégorie des esprits difficiles ou hostiles. Merci donc pleinement, pour moi et pour la Cause.

Quant à la crainte de voir dans le Félibrige une sorte de croisade contre le français, soyez tout-à-fait [sic] rassuré. Comme vous (ou Bréal) l'avez parfaitement dit à Montpellier votre petite campagne est

défensive, mais jamais offensive. Sauvez notre langue maternelle, demander beaucoup pour obtenir quelque chose, arriver, si c'est possible à permettre aux instituteurs d'enseigner aux écoliers la lecture du provençal après celle du français, en un mot épargner à notre Midi ce ridicule et cette honte de remplacer son idiome historique par un affreux patois mêlé de français et de provençal, voilà ce que nous voulons, en fait de linguistique... Pour l'accusation de séparation, vous avez très bien vu et très bien dit ce qu'il en était. Seulement je ne vous cacherai pas ce desideratum: la France moderne a subalternisé, dans son développement politique ou littéraire, l'influence du Midi. Mais s'il était prouvé que l'ascendance du nord est arrivé [sic] à sa limite de tension et de production, je ne verrais pas d'inconvénient à ce que l'ascendance méridionale apportât à son tour à la France la sève nécessaire pour continuer sa marche au premier rang...

Je reçois aussi de M. Michel Bréal son article dans le Temps et son livre sur l'Instruction publique. Je le remercie. Mon roman de cœur va son train. Puisse-t-il finir mieux que les autres! Je vous le dirai cet hiver, et en attendant je vous prie de croire à ma très vive sympathie.

F. Mistral.

### 3. Paris à Mistral

Contrexeville (Vosges)

Le 30 juillet 1875.

Mon cher Ami,

On organise en Italie, pour la fin de décembre, une grande fête en l'honneur de Boccace, et à cette occasion, on veut avoir, dans un grand nombre de langues, la traduction de la nouvelle IX de la Première journée du Décaméron. On s'est adressé à moi pour la version provençale; je suis bien incapable de faire ce qu'on me demande, et je vous renvoie la proposition. La personne qui m'écrit m'annonce l'envoi d'un exemplaire de cette nouvelle, mais je ne l'ai pas reçu, sans quoi je vous l'enverrais. Comme vous n'avez peut-être pas un Boccace sous la main, je vous copie ci-contre la version en provençal ancien qu'a faite Meyer, mais il vaudrait mieux avoir l'italien. Vous voudrez sans doute que le provençal apporte sa fleur dans le bouquet. Je vous prierai de vouloir bien adresser votre traduction à M. Giuseppe Pittre à Palerme, Sicile, Largo Sta Oliva, Via Villafranca, n° 20.

Il y a longtemps que j'aurais dû vous remercier de votre charmante lettre à propos de mon article sur les fêtes de Montpellier; mais, vous le savez, l'esprit est prompt, et la plume est lente. J'en ai une particulièrement paresseuse, mais vous savez que les meilleures choses sont souvent celles qui ne s'écrivent pas.

Que devenez-vous? On m'a dit que vous alliez décidément vous marier avec votre Mirèio? Vous savez que vous m'avez promis de m'écrire quand ce serait résolu. Pour moi, je me promène toujours avec ma lanterne à la main, cherchant une femme; je finirai peut-être bien par renoncer à l'aventure, éteindre ma lanterne et me coucher.

J'ai eu par M. de Tourtoulon de tristes nouvelles du pauvre Bringuier: au reste, je l'avais trouvé bien mal à Montpellier. Vous savez que Meyer est à peu près sûr d'être nommé au Collège de France: les

félibres peuvent en féliciter les troubadours.

A vous de cœur, mon cher Ami.

G. Paris.

#### 4. Mistral à Paris

Maillane (B.d.R.) 2 août 1875.

Mon cher ami,

Je n'ai pas le texte de Boccace, mais je me le procurerai et j'enverrai la traduction en question à l'adresse indiquée. Je l'insérerai peut-être même dans l'Armana.

Je vais imprimer d'ici à octobre le recueil complet de mes poésies détachées avec préface autobiographique, sous le titre Lis Isclo d'Or. Une de ces pièces vous y sera dédiée. C'est Roumanille qui m'édite ce volume.

Hier 1er Août on a célébré à Apt le centenaire de Saboly, auquel son pays natal (Monteux) va, à la fin de ce mois, ériger un buste. Une jolie fête sera celle de Forcalquier au mois de septembre, à l'occasion de l'inauguration de l'église de N. D. de Septembre. Une chose très nouvelle se passera là. On y jouera sur la place publique un drame provençal intitulé Li Mouro par J. B. Gaut. Le sujet est l'expulsion des Sarrasins par le roi d'Arles Guilhem le Grand. La pièce, d'après ce qu'on me dit, est réussie. Elle est écrite au point de vue du patriotisme latin et non pas seulement provençal. Elle est écrite en vers de huit pieds. Les répétitions ont déjà lieu. Lieutaud prétend que ce drame est supérieur à la Fille de Rolland. [sic] Allons, tant mieux.

Je suis actuellement au milieu des maçons. Je me fais comme Pétrarque, bâtir une maison, petite, mais commode et agréable, dans le jardin que vous connaissez, en face des Alpilles. La cage faite, nous serons bien forcé d'y mettre un petit oiseau. J'en ai un en vue... mais entre la coupe et les lèvres la liqueur m'a échappé tant de fois! Je vais pourtant de confiance comme j'ai toujours fait.

Les Frères des écoles chrétiennes d'Avignon sont en instance auprès du conseil supérieur de l'Instr[uction] publ[ique], pour être autorisés à mettre en usage un recueil de versions provençales, une chrestomathie. Tout le monde est favorable ici, inspecteur, préfet, etc... Seul, le recteur d'Aix fait de l'opposition. Toujours les mêmes, ces universitaires! Etroits et maladroits! On fera sans eux.

Je vous salue de tout cœur en vous priant de transmettre, à l'occasion, mes amitiés à Meyer et à Bréal.

F. Mistral.

## 5. Paris à Mistral

Palerme, ce 4 sept. 1875.

Mon cher Ami,

Je suis venu ici pour un congrès, décidément je suis l'homme des congrès comme je crois vous l'avoir annoncé et je vois tous les jours le bon Pitrè, qui n'a pas reçu votre version de Boccace. Je suppose que ce retard tient à ce que vous n'avez pas de Boccace sous la main, et je vous envoie ci-joint la nouvelle en question, imprimée exprès sur une feuille volante. Pour éviter un détour, veuillez envoyer votre traduction, non plus à Pitrè, mais à l'adresse suivante:

Cav. Giovanni Papanti

Livorno, Via della Posta, n° 31.

Je suis bien heureux que vous réalisiez un souhait que j'ai formé depuis longtemps, en imprimant Lis Isclo d'Or, mais surtout je suis très flatté et encore plus reconnaissant de l'honneur que vous voulez bien me faire. Vous savez combien il m'est précieux ce témoignage d'estime et d'amitié.

J'attends un de ces jours la nouvelle que la cage est terminée et l'oiselet sur son perchoir. Ils firent une noce magnifique, et on but et on mangea à cœur joie; et nous, nous sommes restés ici à nous lécher la barbe. Ainsi se terminent presque tous les contes russes et ce sera votre histoire.

A vous de cœur.

G. Paris.

## 6. Mistral à Paris

Madono Adelaïs, véuso d'En Francès Mistral, maianenco, a l'ounour e l'ou plesi de vous faire assaupre que marido soun fiéu Frederi emé madamisello Mario Louiso Amado Riviero, dijounenco.

Li nòvi vous saludon.

Maiano, en Prouvènço, lou 27 de setèmbe dóu bèl an de Dieu 1876.

Monsieur et Madame Maurice Rivière Bertrand, de Dijon, ont l'honneur de vous faire part du mariage de Mademoiselle Marie Louise Aimée Rivière, leur fille, avec Monsieur Frédéric Mistral, président du Félibrige, chevalier de la Légion d'Honneur et de l'ordre distingué de Charles II d'Espagne, officier de la Couronne d'Italie, Commandeur de l'ordre royal d'Isabelle la Catholique, de Maillane (Bouches du Rhône)

Dijon, le 27 septembre 1876.



## 7. Mistral à Paris

Maillane, 13 mars 1881.

Mon cher ami,

Je prends une part bien affectueuse au coup qui vous a frappé en la personne du Monsieur Paulin Paris, votre illustre père.

Mais mourir à 81 ans, dans la foi de ses pères, au milieu des regrets d'une grande famille et de la considération de tous, mourir après l'accomplissement d'une tâche magnifique, en laissant à son fils l'héritage de l'Institut et du Collège de France, n'est-ce pas le couronnement triomphal d'une noble vie!

Je vous embrasse et vous salue de tout mon cœur.

F. Mistral.

## 8. Paris à Mistral

Paris le 16 juin 1881.

Mon cher Ami,

Votre lettre si amicale et si précieuse me tombe sous les yeux et me rappelle que je n'ai pas répondu à votre bon et brave serrement de mains qui m'a pourtant été droit au cœur. Merci d'avoir pensé à moi dans le moment de mon cruel chagrin; merci de m'avoir dit les seules chose qui puissent l'adoucir et que je me redis sans cesse.

Je pense souvent à vous, chaque fois d'abord que je reçois un fascicule de votre Dictionnaire, et je me plais à vous imaginer heureux, travaillant le jour et jouissant le soir de votre bonheur de famille. Que vous avez été sage, mon cher Ami, de rester dans ce coin que vous avez aimé et illustré! Vous avez pu y jouir de la vie sous tous ses plus beaux aspects. Du milieu de notre fournaise, je songe souvent avec envie à la destinée que vous vous êtes faite avec tant de fermeté.

Je pensais à vous tout particulièrement ces temps-ci. Mon ami Bida, le grand dessinateur que vous savez, m'écrivait d'Alsace, où il habite, qu'il lisait Mireille avec enchantement. Et je lui répondais: Vous devriez essayer de nous rendre ces scènes et ces personnages comme les voit votre imagination d'artiste. Vous devriez aller à Maillane trouver Mistral, passer quelques semaines avec lui, étudier sous son inspiration les types et les paysages, et ensuite, avec tout ce que vous auriez recueilli, vous nous donneriez une Mireille illustrée. N'était-ce pas une bonne idée? Je crois bien qu'elle lui sourirait assez. Malheureusement il n'est plus jeune, il est malade, et il ne fait pas ce qu'il veut.

Merci encore, mon cher Ami, de votre si bon souvenir. J'espère un jour ou l'autre pouvoir renouveler cette journée délicieuse que j'ai passée près de vous il y a six ans; en attendant, permettez-moi de vous embrasser avec la plus sincère affection.

G. Paris.

## 9. Mistral à Paris

Maillane, 20 juin 1881.

Mon cher ami,

Ce que vous me dites de Bida m'a bien fait plaisir, et le témoignage de ce grand artiste m'est infiniment précieux. Je dois pourtant venir vous prier de ne pas pousser plus loin au sujet de l'illustration du poème. Je suis lié par un traité avec Hachette. La chose est en train de se faire dans les meilleures conditions. Nous aurons 50 eaux-fortes, grand in-8° raisin, édition de luxe. L'artiste est M. Eugène Burnand, jeune peintre et graveur distingué qui habite Versailles. Il a fait sur les lieux, en Camargue, en Crau, à Arles, à Maillane, des études très consciencieuses, de vraies études sur nature; et ne serait-ce qu'à ce titre, l'œuvre offrira un très vif intérêt.

Merci pour votre bonne lettre et pour votre bonne promesse de venir nous revoir à Maillane. Ma maison est la vôtre, et je suis votre tout dévoué.

F. Mistral.

11, rue de Varenne, dim. 25 mai [1884].

Mon cher Ami,

Sur la proposition de M. Pott, illustre linguiste, et de mon ami H. Suchier, philologue excellent et provençaliste, la Faculté de philosophie de l'Université de Halle vient de vous décerner le titre de docteur Honoris Causa. Ce titre est très estimé; on ne l'offre qu'à des savants célèbres, à ceux qui ont des titres scientifiques exceptionnels, et on ne l'accorde qu'à l'unanimité absolue des voix. C'est surtout l'auteur du Dictionnaire provençal auquel l'Université de Halle a voulu marquer son estime. Ne sachant pas votre adresse à Paris, Suchier me prie de vous aviser et de lui faire part, quand je l'aurai reçue, de votre acceptation, à la suite de laquelle on vous enverra le diplôme.

Je viens de passer deux jours à la campagne, et je les ai charmés par la lecture de Nerto. Vous n'avez rien fait de plus jeune, de plus vivant et de plus brillant. Vous vous rajeunissez, bien loin de vous éteindre comme nous autres, et je vois qu'on peut espérer encore bien des fruits d'or de l'arbre de poésie, malgré ceux que donne l'arbre de science. Il m'a été impossible de me rendre aujourd'hui à

la fête; je ne le regrette que parce que je vous y aurais vu et entendu. J'ai été bien fâché de profiter si peu de votre séjour à Paris; c'est à Maillane que j'irai vous voir.

Bien à vous de toutes les manières.

G. Paris.

## 11. Paris à Mistral

11 rue de Varenne [1885].

Mon cher Ami,

Et moi aussi, je me marie. Je me marie le 20 de ce mois, dans mon village natal d'Avenay (Marne), mais avec une Parisienne, une amie de vingt ans, la veuve d'un de mes plus chers amis, Philippe Delaroche-Vernet, le fils de Paul Delaroche. La modestie me défend déjà de faire l'éloge de celle qui va être ma femme, mais tous ceux qui la connaissent me félicitent, s'ils m'aiment, et m'envient, s'ils ne m'aiment pas. J'ai voulu vous annoncer moi-même ce bonheur, parce que je compte sur votre amitié, comme vous pouvez compter sur la mienne, bien que nous ne les mettions guère en pratique.

Quelle charmante lettre vous m'avez écrite à propos de mon petit volume! C'est assurément ce qui m'a fait le plus de plaisir de tout ce qu'on m'en a dit.

Ma femme a une propriété près d'Hyères; un jour en allant dans le Midi, il faudra, si vous le voulez bien, que nous nous arrêtions à Maillane.

En attendant je vous embrasse de tout mon cœur, et vous prie de me croire toujours

bien à vous

G. Paris.

## 12. Paris à Mistral

[1887]

Mon cher Ami,

Je n'ai certainement pas besoin de vous dire que M. Hugo Schuchardt, professeur à Graz, en Autriche, qui vous remettra ce mot, est un des premiers savants de l'Allemagne; qu'il a écrit un livre sur le latin vulgaire, qui est, avec la *Grammaire de Diez*, le second ouvrage fondamental sur la philologie romane; peut-être, ne lisant pas l'allemand, savez-vous moins que Schuchardt est un excellent écrivain et un homme d'esprit et qu'il a étudié plus intimement et plus délicatement que personne la poésie populaire d'Italie et d'Espagne; mais ce que je tiens surtout à vous dire, c'est que c'est mon ami, un fort aimable et galant homme et qu'en vous le présentant, je vous demande pour lui votre accueil le plus cordial. Il veut connaître la Provence vivante, après avoir étudié la Provence

morte, et il va droit à vous, comme il est juste et naturel. Je l'envie de se chauffer aux deux soleils des Alpilles.

Avec une bien affectueuse poignée de main et mes remerciements pour votre beau discours, je suis, vous le savez, de cœur à vous.

G. Paris.

Voilà le Dictionnaire fini. Quelle gloire pour vous et quel honneur pour nous et quel bonheur pour vous!

### 13. Mistral à Paris

Maillane, 28 juin 1888.

Mon cher ami,

Il faut savoir et voir, profondément et clairement, pour avoir condensé en si petit volume La littérature française au moyen âge avec tout le fouillis de sa floraison naïve et de ses origines obscures et lointaines. Ce Manuel d'ancien français est un enseignement suprême, une quintessence de l'histoire. En le lisant, on voit s'irradier, en or et en azur, l'auréole et le nimbe de notre vieille France, restituée et rajeunie par une science sympathique. Je vous fais tous mes compliments.

Très intéressante aussi votre lecture sur Les parlers de France et excellents tous vos conseils. Je crois en avoir mis en pratique une bonne partie dans mon Tresor d'ou Felibrige, en constatant les formes et l'emploi moderne de plus de 10.000 mots, en notant et comparant les variantes de tous ces mots, en consignait (pour la première fois) la prononciation locale des termes géographiques et la forme des adjectifs ethniques, etc. Croirait-on, par exemple, que le village provençal de Belcodène est prononcé Brecouedo par les indigènes, Joyeuse (Ardèche) Jueso, Evenos (Var) Èbro, Gémenos (B. du Rh.) Gèmo, etc. Les habitants de Gémenos Gemenen, enco, ceux d'Arles Arlaten, enco, ceux d'Allos et de Nice, Aloussard, Niçard, ceux de Vallabrègue Valabregan, ceux de Piolenc Piculenguié, etc. J'espère, cher ami, que vous vous souviendrez du Capoulié du Felibrige au jour où votre Académie pourra s'occuper du Dictionnaire provençal-français, ainsi qu'on l'a déjà fait pour celui de Fr. Godefroy. Avec mes amitiés pour notre P. Meyer, tous mes remerciements.

F. Mistral.

A propos de l'énigmatique Tervagant, voici encore cher ami, une explication que j'ai consignée en mon Tresor d'ou Felibrige, au mot tarvagan. Ce mot désigne aujourd'hui, dans les Alpes provençales, un homme sauvage, une sorte de loup-garou. Il dérive évidemment de tard-vagant ou tra-vagant.

F. M.

#### 14. Mistral à Paris

Maillane, 29 juin 1888.

Mon cher ami, si vous faites jamais un travail sur l'origine des noms de héros célébrés par les chansons de geste, veuillez examiner une observation que me suggère votre Manuel d'Ancien français.

Vous attribuez avec raison aux tombeaux antiques des Aliscamps d'Arles la source des légendes et poèmes relatifs à une bataille perdue par les Chrétiens contre les Sarrazins. On montre encore par là le tombeau de Roland.

Je crois que les grandioses monuments romains d'Arles, d'Orange, de Nîmes, de Narbonne, par l'impression que, de tout temps, ils ont dû faire sur le peuple, ne doivent pas être étrangers à la création de la poésie épique du cycle méridional que vous classez sous le nom de Garin de Mongtane.

Ce Monglane n'aurait-il aucun rapport avec nos remarquables monuments de Glanum, près de S.-Rémy de Provence? L'arc de triomphe et le Mausolée qui les composent ont certainement attiré l'attention des chanteurs de geste. Dans les fragments du Tersin publiés par P. Meyer, on lit:

près de la cieutat de Freta e del Mauseol de Sext.

— Freta est le nom qu'a porté Glanum aux temps mérovingiens, à cause des défilés qui l'avoisinent.

— Sext. est le mot latin qu'on voit encore sur une frise du Mausolée. Mais Girard de Fratte, un des noms de Girard de Roussillon, ne pourrait-il pas se rapporter aussi à notre Freta?

Ne pas oublier que l'arc de triomphe de St Rémy, j'allais dire de Monglane, s'est appelé au moyen âge portal dels Sarrasins et que l'aqueduc romain qui est longuement mentionné dans Tersin porte encore le nom de ouide di Sarrasin.

Quant à Garin d'Anséune, il faut évidemment l'attribuer à l'ancienne ville de Sahune (Drôme), baslat. Anseduna, Ancezana, berceau de l'illustre famille d'Ancezune de Caderousse.

Et pardonnez-moi de vous avoir distrait pour si peu,

votre dévoué

F. Mistral.

N. B. Notre prophète Michel Nostredame n'a pas manqué de mentionner les monuments de son pays natal dans ses Centuries:

Conflict auprès Saint-Paul de Mauséole.

Istra de Mont Gaulsier et Aventin,

Qui par le trou advertira l'armée:

Entre deux rocs sera prins le butin,

De Sext. Mausol faillir la renommée.

Mont Gaulsier est le nom du pic qui domine Glanum = Monglane.

15. Paris à Mistral

Villa Bormettes

Le Pouliguen (Loire-Inf.) [1888].

Mon cher et grand Ami,

Je vous remercie bien chaudement, quoique trop tard, de votre amicale appréciation de mon petit livre. J'en suis fier et heureux. J'espère l'améliorer dans des éditions subséquentes, si le public me le rend possible. Je vous remercie de votre indication sur Ansëis qui me paraît excellente. Les hypothèses sur Glanum et Freta ont déjà été proposées, mais elles manquent de confirmation historique.

Certainement, mon cher Ami, je ferai tous mes efforts, quand l'occasion s'en présentera, pour faire reconnaître par notre Académie le mérite de votre magnifique travail. Ce sera, je pense, dans deux ans que le prix Jean Reynaud pourra nous offrir cette occasion.

Comptez alors, comme toujours, sur le zèle de

votre vieil admirateur et ami

G. Paris.

16. Paris à Mistral

Paris, 30 mars 1889.

Mon cher Ami,

Je vous remercie bien d'avoir pensé à moi pour me faire envoyer la nouvelle édition des Isclo d'Or. Je l'ai relue avec la même joie que les autres fois et j'ai pris un grand bain de lumière et de poésie.

Pourquoi donc avez-vous supprimé mon nom en tête de la charmante pièce Rescontre? J'étais tout heureux de le voir dans ce volume, et il avait, vous vous en souvenez peut-être, une raison particulière de figurer en tête de cette pièce. Vous rappelez-vous le jour de Noël que nous avons passé à Maillane? Il brille comme un clou d'or dans ma mémoire, et j'aimais à y rattacher ces beaux vers.

A vous tout de même de grand cœur.

G. Paris.

## 17. Paris à Mistral

Paris, ce 27 janvier 1890.

Mon cher Ami,

Je vous remercie de votre chaude et cordiale sympathie. Elle n'est hélas! Que trop justifiée. Ma vie était remplie, elle est vide, et je ne sais pas ce qu'elle deviendra.

Je n'oublie pas cependant un projet qui me tient à cœur depuis longtemps et dont je vous ai parlé, celui de vous faire attribuer le prix Jean Reynaud (10.000 fr.), par notre Académie. Si je n'avais pas été absent des premières séances de janvier, j'aurais demandé à être de la Commission. Je n'en suis pas, mais tous les membres sont mes amis. Je leur ai parlé de mon idée, et ils ne la repoussent pas; seulement on ne sait pas encore quels autres ouvrages que le Trésor pourront être proposés. Si vous pouviez faire envoyer un exemplaire à chacun des 4 commissaires, MM. Renan, Boissier, Delisle, et Maspéro, je suis sûr qu'en lisant votre merveilleuse encyclopédie ils seraient gagnés à votre cause, que Meyer soutient de son côté. Outre ces 4 membres, les membres du Bureau, MM. Wallon, Scheffer, et Oppert votent dans la Commission mais ils suivent généralement les autres, et vous trouverez sans doute qu'il serait excessif de les gratifier d'un exemplaire. Au reste la Commission ne fait que proposer; l'Académie juge comme elle veut, et peut décider autrement que la Commission, mais si celle-ci est unanime, son vote sera certainement ratifié par l'Académie, puis par l'Institut.

Voyez, mon cher ami, si vous avez d'autres démarches à faire auprès de nos confrères. Bréal pourrait nous donner un coup d'épaule, mais je ne connais pas ses dispositions. Luce, Gautier, d'Arbois de Jubainville, de Rozière, Deloche, Longnon, l'abbé Duchesne sont encore de ceux qui pourraient être particulièrement sensibles aux mérites du Trésor.

Je vous écris très à la hâte, pour que vous agissiez sans retard et n'ai que le temps de vous remercier encore et de vous embrasser bien tristement et bien affectueusement.

G. Paris.

## 18. Mistral à Paris

Maillane (B. d. Rh.)  
29 janvier 1890.

Mon cher ami,

Infiniment touché de votre bienveillance, je prends acte de vos ouvertures au sujet du prix Jean Reynaud et j'expédie par grande vitesse, au concierge du palais de l'Institut, quatre exemplaires du Trésor pour MM. Renan, Delisle, Maspero et Boissier, dont les noms sont indiqués sur les colis. J'écris en même temps un mot au dit concierge pour qu'il veuille bien faire parvenir ces lourds volumes aux destinataires.

On m'apprenait, il y a deux ans, qu'un autre membre de l'Institut, M. Daubré, était très favorable au

couronnement de mon travail, et je crois qu'en général la plupart de vos confrères seraient bien portés pour moi. Si vous pensiez que l'envoi de quelque autre exemplaire pour tel ou tel académicien influent fût utile, vous n'auriez qu'à me faire signe.

Je suis dans les meilleurs termes avec M. Bréal et je crois qu'il appuierait la chose. Un ami commun m'avait offert aussi de recommander mon ouvrage à MM. Boissier et Hervé. Je vais lui rappeler son offre.

Si Madame Jean Reynaud était encore vivante (ce que j'ignore) et si elle pouvait, en l'état, avoir une influence, je suis persuadé qu'elle me servirait volontiers, car l'auteur de *Terre et Ciel* avait été de mes amis. Recevez, cher illustre, avec mes bonnes salutations pour Meyer, l'expression de ma plus vive gratitude.

F. Mistral.

#### 19. Mistral à Paris

Maillane (B. d. Rh.)  
2 février 1890.

Mon cher ami,

Je tiens à vous informer d'un incident qui retardé l'arrivée à destination des 4 Trésor expédiés à MM. Renan, Boissier, Delisle et Maspero. N'ayant pas l'adresse de ces messieurs, je me permis d'envoyer les 4 colis à Monsieur le concierge du palais de l'Institut, en le priant par lettre de faire parvenir mon envoi aux destinataires indiqués et ajoutant à ma lettre 4 francs de timbres-poste pour le commissionnaire, s'il y avait lieu.

Or ce grand seigneur de portier de la gloire a refusé de recevoir mes 4 pauvres Trésor (quoique envoyés franco), et me voilà obligé de chercher dans Paris un intermédiaire plus officieux pour Messieurs les membres de l'Institut. Je viens donc de prier un ami d'aller retirer mes livres en souffrance à la gare; et tout cela m'a ennuyé un brin, parce que j'avais adressé à chacun des destinataires une lettre d'envoi.

Toutes mes amitiés les plus affectueuses,

F. Mistral.



## 20. Paris à Mistral

Paris, samedi 8 [février 1890].

Mon cher Ami,

Votre affaire est en bonne voie; j'ai demandé que tous les membres puissent faire des propositions à la Commission, et nous allons rédiger, Meyer et moi, une lettre que nous lui adresserons pour lui recommander votre ouvrage. Dans votre lettre, vous me parlez de plusieurs personnes de votre connaissance qui pourraient nous aider, mais il ne faut s'occuper que des membres de l'Académie des Inscriptions; l'Institut qui doit confirmer notre vote, ratifie toujours le choix de chaque Académie. Je vous envoie le livret de l'Institut, dont je n'ai plus besoin ayant le nouveau, qui vous donnera les adresses et la répartition des membres.

J'ai commis une erreur, que vous voudrez bien me pardonner, en l'état d'esprit où j'étais et d'où je ne suis sorti que pour m'occuper de votre affaire. C'est Perrot, et non Maspéro, qui est membre de la Commission; j'avais mal entendu. Maspéro m'a offert de rendre son exemplaire à Perrot, et le fera volontiers. Cependant, si vous en aviez encore un de disponible pour envoyer à Perrot, cela vaudrait peut-être mieux. En tous cas, il en faut un pour l'Institut, ou plutôt pour l'Académie. Enfin si par hasard vous en aviez encore, un envoyé à Wallon, avec une lettre, pourrait faire du bien; mais ce n'est pas indispensable. Le vote n'aura lieu qu'en mai ou juin; mais je sais que l'affaire marche bien. Le principal concurrent est un M. Derhins, qui a fait paraître de grands travaux sur la cartographie de l'Asie Centrale. On a aussi parlé de Dieulafoy, s mais je ne crois pas qu'il, soit très sérieusement soutenu.

Croyez-moi toujours, mon cher et grand ami, votre bien sincèrement dévoué

G. Paris.

## 21. Mistral à Paris

Maillane (B. du Rhône)

12 février 1890.

Mon cher ami,

J'expédie, par le même courrier, un exemplaire du Trésor à Monsieur Perrot, un autre à Monsieur Wallon, un autre à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. MM. Perrot et Wallon recevront en même temps des lettres d'envoi.

Monsieur Renan, préparé par vous et par Meyer, m'a déjà répondu une lettre charmante: — je serai sûrement de ceux qui appuieront votre œuvre colossale pour le prix J. Reynaud, etc..

M. L. Delisle me laisse entendre aussi qu'il est très sympathique.

Espérons donc qu'avec des pilotes comme Meyer et vous la barque et les oranges viendront à bon port.

Je vous remercie de tout, ex imo corde.

F. Mistral

et s'il faut encore des envois, je n'attends que vos ordres.

Je crois que nous l'emporterons, mais il y a du tirage. Quatre concurrents: Mistral, E. Muntz, J. Darmesteter, Derhins. [sic] On croit que la vraie lutte sera entre les deux premiers. La commission, je sais, ne fera que soumettre à l'Académie les titres respectifs, en la laissant voter. Il faut donc convaincre le plus de monde possible. Vous m'avez dit que vous aviez encore quelques exemplaires. Envoyez en un à M. d'Arbois de Jubainville, (et, si cela ne vous incommode pas trop), à Longnon, Deloche, Viollet, Gautier (ce dernier surtout), Luce (le tout avec un mot). Mais j'ai peur que ce ne soit trop: d'Arbois est nécessaire, puis Gautier, si possible.

En hâte et bien à vous.

G. Paris.

23. Mistral à Paris

Maillane (B. d. R.),  
12 mars 1890.

Mon cher ami,

Voilà qui est fait: six nouveaux ex. du Trésor viennent de partir à l'adresse de MM. d'Arbois de Jubainville, Longnon, Deloche, Viollet, Gautier et Luce. Et il en reste encore au service de la bataille. Après tout, si nous échouons, eh! Bien, ces exemplaires seront en bonnes mains, et il n'y a pas à regretter leur envoi. Vous êtes un admirable propugnatore et je suis touché au plus profond du coeur. Je vais écrire un mot à chacun des destinataires.

Votre travail sur Les chants populaires du Piémont du Comte Nigra est un traité complet sur la matière, un elucidari de tous ces fragments d'épopée flottante.

Est-ce que l'estrambord des rhodaniens et des félibres (estrambot, à Marseille), malgré son sens actuel de a transport d'enthousiasme, ne tiendrait pas quelque chose du strambetto sicilien?

J'attends tous les jours les épreuves de ma tragédie: La Rèino Jano, qu'il me tarde de vous offrir.

Mes salutation à Paul Meyer, mes remerciements à vous deux et tout à vous,

F. Mistral.

24. Paris à Mistral

le 20 mars 1890.

Mon Cher Ami,

Puisque vous êtes inépuisable en exemplaires, vous ferez peut-être bien d'en envoyer encore un à Monsieur Paul Viollet, que je trouve hésitant, et qui appréciera votre œuvre plus facilement s'il l'a possède. Je ne pense pas qu'on vote avant le mois de mai.

Bien à vous.

G. Paris.

25. Mistral à Paris

Maillane, 22 mars 1890.

Mon cher ami,

M. P. Viollet est muni, il m'a remercié hier par sa carte de visite avec ces mots mes bien sincères remerciements pour votre gracieux envoi.

Reçu remerciements de M. Longnon qui m'écrit: — votre Dict. est une œuvre que je tiens depuis longtemps en grande estime et que, tout récemment, je recommandais à mes auditeurs du Coll. de Fr. J'espère bien qu'elle vous procurera la récompense à laquelle vous aspirez si justement.

— M. Perrot m'a écrit très favorablement et s'en rapportera à l'appréciation de G. Paris et de P. Meyer.

— G. Boissier tout favorable aussi, m'a écrit une belle lettre.

— E. Renan excellent, a promis son appui.

— Delisle a écrit un aimable remerciement: s'en rapportera aux juges compétents (que vous êtes).

— S. Luce m'a écrit magnifiquement: non content d'avoir incarné la Provence actuelle dans Mirèio, d'avoir ressuscité la Prov. ancienne en tant de poèmes, vous avez voulu élever en l'honneur du Midi français cette pyramide colossale plus eiffelienne que la tour Eiffel, qui s'appelle lou Tresor dóu Felibrige, etc..

— M. Deloche me remercie très sympathiquement et paraît conquis.

— accusé de réception de M. Wallon.

— Léon Gautier me dit: a je suis pour vous et je répète partout à l'Académie que je suis mistralien et ultramistralien, etc.. Vient de faire une série de conférences sur mon œuvre entière.

— MM. Hervé et Daubrée ont promis de parler en ma faveur.

— Je n'ai rien reçu des autres.

Bien à vous et à vos ordres,

F. Mistral.

## 26. Paris à Mistral

Paris 29 mars 1890.

Mon cher Ami,

Vous savez depuis hier que nous l'avons emporté, mais la bataille a été chaude. Je ne croyais pas qu'on dût voter avant le mois de mai, et, craignant qu'on ne traînât jusqu'à la semaine prochaine, ce qui m'aurait empêché de quitter Paris, mais n'aurait pas empêché d'autres de s'en aller, nous avons tâché de finir hier et nous avons réussi, contre l'attente générale, car le sieur Dutreuil de Rhins, qui n'avait pas de titres, était appuyé formidablement, tandis que les autres concurrents, qui avaient des titres sérieux, n'étaient pas à craindre, et en effet nous ont passé leurs voix. De l'avis unanime, on a vu hier ce qu'on ne voit presque jamais dans une assemblée: la discussion a modifié le vote. Dutreuil a été assez maladroitement soutenu, et sa cause était si mauvaise qu'il ne pouvait guère l'être bien. Puis nous sommes venus, Meyer et moi. Meyer a d'abord critiqué l'adversaire avec autant d'esprit que de justesse, puis il a exposé les mérites de votre ouvrage avec cette clarté et cette compétence où nul ne peut l'égaliser. Le succès était à peu près décidé; je crois pouvoir dire que je l'ai enlevé tout à fait en faisant suivre la marche savante des bataillons serrés de Meyer par une fougueuse charge de cavalerie.

J'ai dit surtout qu'on devait un témoignage de reconnaissance nationale à vous et à votre œuvre, à vous pour votre labeur et votre mérite, à votre œuvre, parce qu'elle rend et conserve à la France toute une moitié de son âme. Meyer m'a dit que vous auriez plaisir à lire ce que j'ai dit; je tâcherai de le retrouver à peu près, car je l'ai absolument improvisé, et je vous l'enverrai. Aujourd'hui je n'ai pas le temps. Je pars demain pour Londe (Var); je passerai bien près de chez vous. Je resterai là 15 jours, dans une maison appartenant à ma pauvre chérie, qui, il y a cinq ans, m'y a donné son consentement, et avec laquelle j'y suis deux fois allé depuis. Nous voulions toujours, en allant ou en revenant, faire une visite à Maillane, et elle aurait été heureuse de mon succès d'hier pour vous et pour moi. Vous devriez venir m'y dire bonjour.

A bientôt, j'espère, mon cher Ami. Je suis très content d'avoir pu vous donner une preuve de mon admiration et de mon amitié. Je ne pense pas comme vous en tout, et dans mon discours même d'hier, si je peux le reconstituer, vous trouverez des choses qui ne vous iront pas tout à fait; mais vous êtes

un vrai maestral, et vous avez fait, comme savant, une œuvre aussi belle que comme poète.

A vous de cœur.

G. Paris.

## 27. Mistral à Paris

Maillane (B. du Rh.)

29 mars 1890.

Mon cher ami,

Les dépêches triomphales pleuvent sur Maillane depuis hier, et le poète heureux élève sa couronne devers le brave cœur de Gaston Paris et de Paul Meyer.

Je n'ai eu encore que des détails télégraphiques, mais, d'après plusieurs auditeurs, vous avez emporté la victoire, de haute lutte, en chevaliers de la Provence et de la belle Maguelone.

J'espère, dans un mois, lors de l'apparition de Madame Jeanne, Comtesse de Provence, sous forme de tragédie provençale, avoir le bonheur de vous embrasser à Paris.

Merci, grand merci  
avec effusion,

F. Mistral.

## 28. Paris à Mistral

Paris, ce 12 avril 1892.  
3, rue Pommereu.

Mon cher et grand Ami,

Vous recevrez bien peu de temps après cette lettre la visite de deux très chers amis à moi, James Darmesteter et sa femme. Je crois que vous connaissez le premier, sa petite personne chétive et contretaite et son grand esprit, large et profond; mais vous ne connaissez pas la créature charmante qui a assez aimé son âme pour accepter son corps, Miss Mary Robinson, devenue Madame James Darmesteter.

C'est un des poètes (en anglais) les plus fins et les plus originaux de ce temps-ci, et en outre un éru-

dit de premier ordre, un conteur exquis, et une femme délicieuse, quand elle n'est pas malade ou trop fatiguée. Ils vont passer quelques jours dans vos environs et Mary brûle du désir de voir le grand poète qui a donné une conscience et une voix à cette Provence qu'elle aime et admire depuis longtemps. Ils iraient à Maillane et s'ils y trouvaient une auberge possible (ils ne sont pas difficiles), ils s'y installeraient volontiers. Je n'ai pas besoin de vous les recommander; vous verrez tout de suite quel homme supérieur et sympathique est James, et quand à Mary, je vous défie de ne pas l'aimer. Aidez-la un peu à mieux goûter encore la patrie de Mirèio, de Nerto et de Mistrau, et sachez-moi gré de vous avoir fait en échange connaître une des plus rares créatures de ce temps.

Je n'ai que le temps de vous griffonner ces quelques lignes. Mes amis vous donneront de mes nouvelles, et je vous serre seulement très cordialement la main.

G. Paris.

Mon cher Ami,

Vous recevrez d'ici peu de jours, je pense, la visite d'un jeune professeur de Breslau, M. Appel, qui a fait de bonnes publications sur les troubadours et sur Pétrarque, et qui sera très heureux et très fiers de faire votre connaissance; je vous le recommande particulièrement comme un homme aimable, intelligent et de fort bonnes manières.

On m'a envoyé dernièrement un extrait de journal d'où il ressortait que vous aviez écrit quelque chose à mon adresse; je regrette de n'avoir pas vu le texte même. A coup sûr vous n'avez pas pris au sérieux ce que m'a fait dire, paraît-il (car je n'ai pas vu non plus le texte), un rédacteur de l'Echo de Paris qui m'avait fait l'honneur de m'interviewer, à savoir que tous les parlers de la France, y compris le basque et le breton, n'étaient que des corruptions du français! A cela vous répondriez que tous ces parlers sont simplement l'épanouissement du latin. Comme c'est textuellement ce que je dis dans mon discours sur les Parlers de France, que je vous ai envoyé dans son temps, je suppose que vous avez réellement écrit que je n'avais jamais pu dire ni penser les sottises qu'on me prêtait, et que j'avais toujours enseigné, avec tous les gens de bon sens, que les parlers romans de la Gaule entière sont le produit de l'épanouissement libre et varié du latin. Mais du moment qu'on passe par les mains des journalistes, on est sûr d'être travesti quand on n'est pas déchiré.

Il y a bien longtemps que je ne vous ai vu, et bien longtemps aussi que je n'ai rien lu de nouveau de vous, car Mirèio et les Isclo d'Or ne se laissent pas longtemps sur les rayons.

J'espère toujours que vous donnerez votre collection de contes provençaux; ce serait un vrai régal pour le folklore et pour la belle langue du miejour.

Sur ce, mon cher ami, je prie le bon Dieu de Provence de vous tenir en sa digne garde, et je vous envoie mes bien vieilles et bien sincères amitiés.

G. Paris.

Mon cher ami, votre aimable lettre m'arrive au moment où je vais partir pour une excursion de trois jours, jusqu'à jeudi. Si vous pouvez prévenir M. Appel et le prier de différer sa venue à Maillane, vous lui épargnerez une course vaine. S'il vient à mon retour, je serai heureux de le recevoir.

L'extrait du Journal qu'on vous a adressé a trahi mes idées comme l'Echo de Paris fit pour les vôtres.

N'en tenez aucun compte. Je m'accuse seulement d'un petit article anodin et galéjaire publié dans l'Aiòli du 7 avril, article publié pour apaiser l'émotion de certains provençalisants après lecture de votre interview.

Je croyais que l'Aiòli vous était servi à titre gracieux depuis sa fondation. Si l'on a cessé de vous l'envoyer, c'est à mon insu et j'y mettrai ordre.

Je travaille à un poème sur l'ancienne batellerie du Rhône, mais je le prends à l'aise, selon mon habitude.

A la hâte, et bien amicalement.

F. Mistral.

Je regretterais que le journal provençal l'Aiòli vous ait été supprimé, car j'y ai plusieurs fois mentionné vos très intéressantes et très savantes publications, celle entre autres sur Jaufre Rudel.

Mon cher Ami,

On continue à m'envoyer l'Aiòli, et je le lis souvent avec grand plaisir; je vous remercie de ce joli cadeau périodique, dont j'ignorais l'auteur. Mais je n'ai pas le temps de le lire toujours, et votre note m'avait échappé. Je viens de la retrouver, et je vous assure qu'elle m'étonne; comment diable avez-vous pu croire que j'ai jamais dit les sottises qu'on me prête! Si cette ridicule interview a causé quelque émotion dans le Midi (où on ferait mieux d'entrer dans l'admirable société des Parlers de France que de lire l'Echo de Paris), vous seriez bien aimable de la calmer pour de bon en disant à votre bon peuple du miejour que je n'ai jamais rien dit ni pensé de pareil à ce qu'on me fait dire, et que ma seule doctrine a toujours été que tous les parlers français (ou plutôt gallo-romans) sont des développements parallèles du latin et ont des droits et des titres de noblesse parfaitement égaux. Ce n'est que la politique d'une part, et la littérature de l'autre, qui ont donné à tel parler une suprématie plus ou moins durable. Ce qu'on me fait dire du français je l'ai dit du latin, et je n'aurais pas cru que personne, sauf mon interviewer, pût s'y tromper (il a d'ailleurs ajouté de sa grâce le basque et le bas breton). Pour vous remettre en mémoire les idées et les conclusions en cette matière, je vous envoie un exemplaire de mon discours en 1889 (que j'ai dû vous adresser dans le temps), et je vous prie instamment de le lire; je ne pense pas que vous y trouviez un mot que vous ayez à contredire. Et je vous serais, je le répète, obligé de rétablir la vérité devant vos lecteurs. Je ne fais pas attention à ce qu'on peut dire dans les journaux, mais vous comprenez qu'il ne peut m'être indifférent de sembler avoir mérité d'être vertement mis à la raison par vous. Je pourrais, j'en ai peur, appeler votre contradiction par certaines de mes manières de voir, et je serais prêt à la recevoir ou à y répondre; mais je désire de ne pas la rencontrer là où elle n'a aucune raison d'exister.

Croyez, mon cher Ami, à mes vieux sentiments d'affectueuse admiration.

G. Paris.

J'espère que vous ne me montez pas un bateau avec votre batellerie, et que nous verrons bientôt le poème. Je souhaite pour Appel qu'il n'arrive pas à Maillane en votre absence, mais je n'ai aucun moyen de le prévenir. Excusez l'état un peu fané de la brochure que je vous envoie; je n'en ai pas retrouvé d'autre exemplaire.

Mon cher ami, Je n'ai pas eu le temps de protester en votre nom dans le n° de l'Aiòli du 27 avril contre la fâcheuse interview qui a tant ému le midi. Ce sera sans faute pour le 7 mai.

L'émotion produite ne doit pas vous étonner, étant donnée l'autorité de votre nom. Mais à quelque chose malheur est bon, car ce sera autant de réclame pour la Société des Parlers de France.

Merci pour votre lumineux travail sur Les parlers de France, que j'approuve absolument et que j'avais perdu de vue, si vous me l'aviez adressé dans le temps.

Tout à vous

Cordialement.

F. Mistral.

Pour vous amuser, je vous adresse avec cette lettre un article d'un bel esprit de Cannes.

33. Paris à Mistral

Paris, ce 21 mai 1894  
3, rue Pomereu.

Mon cher Ami,

Il faut qu'on ait oublié de m'envoyer un numéro de l'Aiòli, car dans celui du 17 je n'ai rien trouvé de ce que vous m'aviez annoncé, et il n'en est pas arrivé d'autre depuis celui où Guy de Montpavon m'avait un peu à tort égratigné. Je tiens trop à recevoir un bon témoignage de vous pour ne pas vous demander de faire réparer cet oubli. J'ai reçu en revanche la Cigalo d'Or avec un numéro spécial, et j'ai fait pour la Romania un petit compte rendu de cette bouffonne histoire. Malheureusement la Romania est grave, et je n'ai pu prendre le ton qu'il aurait fallu, et puis on ne la lit pas dans le Midi.

Bien sincèrement à vous. Je vous ai fait envoyer Tristan et Iseut.

G. Paris.

34. Mistral à Paris

[22 mai 1894].

Mon cher ami, la rectification relative à l'interview a paru dans l'Aiòli du 7 mai que je vous envoie



avec cette carte postale. Mais vous avez changé de domicile? je ne sais pas si j'aurai bien écrit le nom de votre nouvelle adresse. C'est pour cela que je vous avise aussi de mon envoi au Collège de France. De mes deux cartes l'une arrivera sans doute.

Avec mes bonnes amitiés.

F. Mistral.

### 35. Paris à Mistral

Paris, 26 mai [1894].

Parfaitement, mon cher ami; tout est bien qui finit bien. Je n'avais pas reçu l'Aiòli du 7, je l'ai maintenant. Je raconte dans la Romania cette guerre aux moulins à vent; je vous enverrai les feuilles où sera ce récit, malheureusement pas assez facétieux, vu la gravité du cadre. Bien à vous.

G. Paris.

### 36. Paris à Mistral

(Manche) Cerisy-la-Salle 26 août 1894.

Mon cher et grand Ami,

La Revue de Paris m'a demandé de faire un article sur votre œuvre, et j'ai accepté, peut-être avec trop d'empressement, car si la tâche est belle et attrayante, j'ai peur de ne pas la remplir comme je le voudrais. Mais ici à la campagne il me manque des livres indispensables. J'ai Lis Isclo d'Or, Nerto, et la Rèino Jano, mais je n'ai ni Mirèio ni Calendau. Je ne vous demande pas de me les donner une seconde fois (impossible de faire venir mes exemplaires qui sont en Champagne); mais je vous prie de me les faire envoyer par votre éditeur contre remboursement. Je voudrais qu'il y joignît les Oubreto de Roumanille et les œuvres d'Aubanel, que je connais mal. Si vous pouviez me faire tenir (à charge de vous les renvoyer) quelques-uns de ces beaux discours où vous avez exposé vos idées sur le but et la portée du Félibrige, vous me rendriez très heureux, ainsi qu'en me faisant envoyer (toujours contre remboursement) les ouvrages que vous jugeriez de nature à m'éclairer. J'ai ici la récente conférence de Koschwitz et les lettres de Roumanille à Duret. Enfin vous me feriez encore plus de plaisir si vous me disiez ce qui à votre sens doit surtout être mis en relief dans votre œuvre et dans votre vie, car je parlerai de l'homme en même temps que du poète. Y a-t-il une biographie de vous un peu documentée? Envoyez-la aussi si vous pouvez, toujours tout contre remboursement, tout à charge de vous être retourné.

Ce sera pour moi une grande joie de passer quelque temps à vous lire et à mieux pénétrer votre grande et lumineuse poésie; puissé-je ne pas en être un interprète trop inférieur!

Bien cordialement à vous.

G. Paris.

Pour la poste, l'adresse ci-dessus; pour les paquets ou colis postaux, ajoutez: en gare de Carantilly-Marigny.

Les fêtes d'Orange ont dû vous inspirer quelque chose; l'avez-vous imprimé?

### 37. Mistral à Paris

Maillane (B. du Rhône)  
28 août 1894.

Mon cher ami,

Je viens d'écrire à Madame Roumanille, libraire à Avignon, pour qu'elle vous envoie les livres que vous demandez. Je n'ai pu vous les offrir moi-même, dépourvu que je suis de doubles exemplaires.

Je vous ai adressé ce matin les principaux discours que j'ai prononcés pendant mon Capouliérat. Vous les garderez tout le temps qu'il vous les faudra et me les renverrez ensuite, car je n'ai pas d'autres exemplaires. Vous y trouverez peu ou prou le thème de notre évangile félibréen, tel que je l'ai prêché ma vie durant. Si vous avez d'autres curiosités, faites-moi un questionnaire et je serai toujours à votre disposition. En somme je crois que la moisson mûrit, et nos idées, qu'on croyait archaïques et réactionnaires, deviennent de plus en plus celles de la jeunesse et de l'avenir. Tout à vous.

F. Mistral.

30 août (1894).

Mon cher Ami,

Je vous remercie infiniment de votre envoi, qui me sera certainement utile. Je vous renverrai avec soin tous les discours et extraits de journaux. Que devient le recueil d'œuvres en prose annoncé dans la note finale de la dernière édition des Isclo d'Or? Et votre recueil de contes, je pense que vous avez toujours l'intention de nous le donner? Vous a-t-on envoyé comme je l'avais dit, un extrait de la Romania où on propose une étymologie, d'ailleurs assez douteuse, de félibre? Je crois bien me rappeler que vous m'avez dit que vous n'aviez entendu la chanson où figure ce mot qu'une seule fois, chantée, à Maillane, par une vieille femme qui ne savait pas ce qu'ils voulaient dire? Je ne sais pas du tout encore quelle étendue aura mon article; rien qu'à essayer de faire comprendre votre poésie, il y a de quoi occuper un nombre suffisant de pages.

Bien à vous de cœur.

G. Paris.

## 39. Paris à Mistral

Cerisy-la Salle (Manche),  
13 sept; [1894]

Mon cher Ami,

Je passe des heures charmantes à vous lire et relire, et mon article commence à avancer. Il devient plus long que je n'avais pensé et je crois bien que je le souperai en deux, d'autant plus que la Revue de Paris me presse beaucoup. Le plan en est tel: après un préambule où je raconte l'inoubliable journée de Noël que j'ai passée avec vous en 1872, et où je redis, fidèlement je crois, quelques-uns des discours que vous m'avez tenus. viennent trois paragraphes: I. L'homme. II. La langue (et la versification). III. La poésie. Le premier est écrit, ainsi que le prologue, et je tiens à vous en communiquer deux passages où je touche à des questions délicates; je ne voudrais pour rien au monde vous sembler indiscret, et je ne les laisserai (quoique j'y tiens et que je les trouve utiles) que si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Vous les trouverez copiés ci-inclus. Le premier se trouve dans le préambule, et fait partie des discours de vous que je rapporte; vous savez à qui il fait allusion. Le second, où je parle en mon nom, ne vous sera pas moins clair; j'ai tenu à citer une strophe de cette pièce qui m'était particulièrement chère. A la fin j'y parle de votre mariage, correctement, je crois; mais je n'en sais pas la date, que je vous prie de me rappeler. Vous n'avez jamais eu d'enfants, n'est-ce pas? Ces passages, si vous les laissez subsister, pourrai[ent] recevoir quelques petites retouches de forme, mais resterai[ent] tels quels.

J'ai encore quelques questions à vous faire, que vous serez bien aimable de ne pas laisser sans réponse (ainsi que les précédentes et celles de ma dernière lettre sur les Contes recueillis par vous). Comment se fait-il que vous ne soyez plus Capoulié du félibrige? Cette fonction a-t-elle une durée limitée, ou, comme je l'ai supposé, avez-vous désiré vous-même céder la place à Gras, pour que la jeune génération fût représentée et qu'on ne vous accusât pas d'affecter la tyrannie? C'est bien en 1891 que vous êtes allé en Italie? Je n'ai pas ici l'Aiòli des mois antérieurs à juillet; peut-être auriez-vous un tirage à part de vos lettres italiennes? J'ai lu avec grand profit le livre de Legré, quoique je ne fasse pas pour le moment une étude générale sur le félibrige, mais la fin m'a attristé et surpris. C'est bien Roumanille qui est désigné sans être nommé comme ayant empoisonné les derniers jours d'Aubanel? Cela en a bien l'air du moins, mais cela contraste fort avec certains passages des lettres à V. Duret, et cela a dû vous faire une bien grande peine. Cette question-là, du reste, ne touche pas mon article actuel, où, encore une fois, je ne parle que de vous. Un mot encore: j'ai lu dernièrement dans l'Aiòli des railleries à l'adresse de je ne sais plus qui, qui avait dit que chato était le fr[ançais] chatte; je n'ai pas ici le Trésor, en sorte que je ne sais pas quelle origine vous donnez à ce mot; mais il m'a jusqu'à présent semblé difficile de lui en trouver une autre; qu'est-ce que vous en pensez?

En vous remerciant de la peine que je vais encore vous donner, je vous prie de croire à mes vieux sentiments d'admiration et d'amitié.

G. Paris.

Voici la fin, à peu de chose près, de mon § I; je pense que vous l'approuverez. Depuis quarante ans il n'a cessé de prodiguer pour la Cause son temps, ses peines, ses voyages, son éloquence à la fois brillante et passionnée; ses chansons, ses poèmes, son drame, son dictionnaire, ses contes, tout cela n'a eu qu'un seul et même but; et quoique sensible autant que n'importe quel artiste à la gloire d'avoir créé de belles œuvres et au plaisir de les voir appréciées, j'affirme, sans crainte de me trom-

per, que ce qui le rend surtout heureux c'est la pensée que son succès peut contribuer, tant auprès de ses compatriotes qu'au dehors, au triomphe de l'Idée à laquelle il a voué sa vie, et que pour assurer ce triomphe, il serait capable, sacrifice presque surhumain, d'immoler sans hésitation sa renommée personnelle.

Premier passage.

Par l'étroit passage qui traverse ces belles montagnes, on peut monter aux Baux, la ville féerique dont la tour et les remparts se dressent encore sur le rocher, dont les palais gothiques attendent depuis des siècles, pour se repeupler, un mot magique que nul n'a su trouver. Ah! Ce mot, si je pouvais le dire! Si je pouvais ressusciter la morte dont je suis épris, et lui rendre sa riche parure et ses bijoux! J'ai eu un moment, le croiriez-vous? à la porté de ma main le talisman qui aurait fait cette merveille, l'or qui, ruisselant à flots, aurait su tout rajeunir; et croyez-moi de quelles fêtes j'aurais illuminé le vieux château de Phanette, et quelles cours d'amour nous aurions tenues dans la grande salle aux voûtes étincelantes d'armoiries et de bannières? Hélas! Pour le conquérir, ce talisman, il aurait fallu vendre mon âme...

Deuxième passage.

(après avoir dit que toute la vie du poète s'est écoulée à Maillane)

Ce n'est pas qu'il n'y ait eu des échappées: la poésie a besoin de se renouveler parfois et de se donner de l'air, et il s'exhalait du printemps de Mireille un parfum d'amour trop fort et trop doux pour qu'il n'attirât pas les abeilles. On peut lire dans les Iles d'Or un sonnet A celle qui m'écrivit qui aurait pu sans doute avoir plus d'un exemplaire, mais auquel il n'est pas téméraire de rattacher la charmante pièce intitulée Rescontre, une des seules où le poète ait parlé en son propre nom et immortalisé un battement de son cœur: O coumbo d'Uriage, etc.

En 187(?), la même admiration lointaine amenait à Maillane la jeune épouse qui devait compléter et faire reflourir la vie poétique du maître. Installé dans le nid que le chanteur avait lui-même préparé pour un doux oiseau encore inconnu, le ménage y a fidèlement enfermé son bonheur: à part les ordinaires tournées félibrenques [sic], le visites à Paris, un voyage fait en Italie en 1891 et que le poète a raconté dans de jolies lettres, a été, je pense, son seul déplacement de quelque durée.

(A ce propos, avant le voyage d'Italie en 1891, n'aviez-vous pas fait d'autres voyages, sans parler du Midi et de Paris?)

Mme M[istral] est bourguignonne, si je ne me trompe.

40. Mistral à Paris

Maillane, 15 sept. 1894.

Mon cher ami, je réponds à votre interrogat.

Vous pouvez laisser tels quels les deux passages que vous me soumettez. Tout cela est déjà estompé par le lointain.

— En mai de 1868, je fis un voyage en Catalogne, en compagnie de Paul Meyer, et des félibres Louis Roumieux et William Bonaparte-Wyse. Ce voyage triomphal (pour les représentants de la langue provençale) a été raconté tout au long dans l'Armana prouvençau de 1869. Il fut un peu la conséquence de mon ode aux poètes catalans, publiée en 1861, que vous trouverez dans mes Iles d'Or (page 165, édition Lemerre). Vous pouvez lire dans le même recueil (page 501) un des brindes ou discours que je prononçai dans les banquets enthousiastes qui nous furent offerts à Figuière, à Girone, à Barcelone, à La Bisbal, à Tarrasa, au Mont-Serrat.

— je me suis marié à Dijon le 27 sept. 1876. Ma femme était la nièce d'une admiratrice de Lamartine, qui devint aussi la mienne après l'étude que Lamartine publia sur Mireille. Nous n'avons pas eu d'enfant.

— le Capoulié du Félibrige n'est élu que pour 3 ans. Après des réélections successives, qui m'ont tenu longtemps à la présidence de notre association, je jugeai opportun de ne plus accepter cette charge, 1° pour fermer la bouche à ceux qui disaient que, Mistral absent, le Félibrige ne marcherait plus, 2° pour habituer nos rouages à fonctionner régulièrement, sans acception de personnalité. C'est Roumanille qui me succéda au Capoulié et F. Gras fut élu à la mort de Roumanille.

— je vous envoie les n° de l'Aiòli contenant mes lettres d'Italie, lettres qui furent écrites en vue de notre public populaire et sans aucune prétention autre. Ces lettres furent interrompues par la mort de Roumanille. Et ma femme elle-même a raconté, en provençal authentique et, sur les notes qu'elle avait prises, notre séjour à Venise. Vous trouverez ce récit aux n° de l'Aiòli des 27 nov. 1897, 7 xbre, 17 et 27 idem, que vous me dites posséder. Vous voudrez bien me renvoyer les Aiòli que je vous adresse avec les autres documents, quand vous aurez terminé votre étude.

La brouille qui divisa Roumanille et Aubanel dans les derniers temps de la vie de ces deux chers amis ne fut pour rien dans la mort plus ou moins prématurée d'Aubanel et ce n'est pas Roumanille que Legré a pu vouloir désigner. Voici l'histoire. Aubanel avait tiré son volume Li fiho d'Avignoun à un nombre restreint d'exemplaires (hors commerce) qu'il ne distribua qu'à ses amis ou à ceux qu'il croyait tels. Roumanille n'en reçut pas. Mais certains esprits étroits, parmi ceux qui reçurent les Fiho d'Avignoun, crurent faire œuvre pie en envoyant à l'archevêque les poésies en question, soit par stupide fanatisme soit pour faire admonester le pauvre poète catholique par son supérieur ecclésiastique. Ce prélat força, dit-on, notre grand Aubanel à brûler tout ce qu'il lui restait de l'édition, etc. sous peine de lui faire enlever son titre d'imprimeur de N. S. père le pape. Une vraie scène d'inquisition. Il est vrai que cet archevêque n'était pas du midi et n'entendait rien à nos mœurs. Quoiqu'il en soit, le moral d'Aubanel fut profondément affecté de cette scène.

— pour le mot chat, chato (garçon, fille) je ne crois pas que le peuple qui l'emploie ait jamais eu l'idée d'un rapport quelconque avec les félins, qu'on dénomme cat, cato. Chat, chato, se dit très sérieusement, très naturellement, sans ironie ni autre intention.

Dans le Trésor, j'ai rapporté chat, chato au latin catlaster, catulaster, catulastra (garçon, fille), où l'idée du chat a pu exister primitivement. Il y a pourtant en piémontais le mot Zetta (d'où l'italien Zittella), signifiant jeune fille, qui rappelle de bien près la prononciation de notre chato.

— publication de mes mémoires, recueil de contes ou de morceaux de proses, tout cela est remis à des temps où j'aurai le loisir de m'en occuper. Je suis maintenant obsédé par un nouveau long poème sur le Rhône et son ancienne batellerie. Cela m'intéresse et me tient beaucoup. C'est toute une existence fluviale, absolument disparue, à reconstituer. J'ai été vivement frappé de cela dans mon enfance. Et puis le Rhône est un dieu!

— j'ai reçu l'étymologie de félibre par M. Jeanroy = felibrés. Cette supposition est aussi plausible que celle de qui, d'après la grammaire hébraïque de Chevalier, a longtemps désigné les docteurs de la loi dans les synagogues. Les juiveries provençales ne m'ont-elles pas donné le nom de Nerto (Esther) et très probablement celui de Mirèio (Miryame)?

[—] le récitatif où je puisai le mot félibre, récitatif que je possède écrit, me fut fait par la vieille Martoun Varo (Marthe Vare), pendant l'olivaison, au milieu de neuf ou dix autres femmes qui avaient l'air de le savoir aussi. La même oraison, avec le mot félibre, me fut donnée vers la même époque (1849) par le surveillant d'une filature de soie qui se l'était fait dicter par des jeunes filles d'Eyragues. La vieille Martoun, elle, était de Maillane, ce qui prouve que le vocable s'était transmis dans plusieurs localités différentes.

— votre conclusion du paragraphe I, que vous me citez, est tout à fait juste. Je n'ai jamais travaillé ni chanté pour la gloire. Ma vraie muse a été une passion extraordinaire pour ma race, ma langue, mon pays; c'est pour les relever, les sauver, les glorifier, que je me fis poète, glossateur, grammairien, propagandiste, etc. Et je me suis répandu ainsi, ma vie durant, dans une foule d'articles anonymes ou à pseudonymes destinés à chauffer les cœurs.

Je vous remercie affectueusement et ne vous gênez pas avec votre serviteur et ami.

F. Mistral.

41. Paris à Mistral

Cerisy, 18 Septembre 1894.

Mon cher Ami,

Je vous remercie infiniment de la peine que vous avez prise pour moi. J'avais déjà parlé du voyage en Catalogne presque dans les mêmes termes où vous m'en écrivez. Mon premier article part pour Paris aujourd'hui, le second (la Langue) me donne de la peine; je n'ai pas ici tout ce qu'il me faudrait pour l'écrire convenablement, puis il touche des questions qui n'amuse guère le grand public. Si je n'arrive pas à le faire d'une façon qui me contente, je le supprimerai, et ferai simplement deux paragraphes (L'Homme, qui est fait, et la Poésie).

Merci encore, et croyez-moi toujours bien cordialement à vous.

G. Paris.

Mon cher Ami,

Le premier article paraîtra dans la Revue de Paris du 1er octobre; je vous le ferai envoyer, j'espère qu'il vous satisfera. J'ai à peu près terminé le second, qui comprend les deux paragraphes que je vous ai indiqués. A ce propos, je me permets encore de vous adresser deux petites questions. L'une est très

simple. J'ai remarqué que vous observez pour l'hiatus les règles de la versification française, sauf que vous le tolérez après les diphtongues et avant celles des diphtongues qui commencent par i: c'est exact, n'est-ce pas? L'autre est bien plus compliquée et plus vaste: je voudrais faire comprendre en quelques lignes en quoi a précisément consisté votre œuvre d'épuration et de fixation de la langue (en dehors de l'orthographe). Le livre de Koschwitz ne renseigne pas là-dessus comme il le devrait. Je sais bien que vous ne pouvez vous-même me l'expliquer au long, ce serait infini; j'ai d'ailleurs quelques données que j'ai recueillies; mais je vous serais très reconnaissant de m'envoyer, si possible par retour du courrier, quelques indications précises. Je ne suis ici qu'en passant (par parenthèse, et pour l'Aiòli, mon adresse est 3 rue Pomereu); écrivez-moi à Cerisy-la-Salle (Manche).

Je ne puis vous dire, mon cher Ami, combien j'ai été heureux de revivre ces quelques semaines au milieu de votre belle poésie, qu'on goûte d'autant mieux qu'on l'en pénètre davantage.

Je vous envoie mes plus cordiales amitiés.

G. Paris.

43. Mistral à Paris

29 septembre 1894.

Mon cher Ami,

Vos remarque de l'hiatus sont justes. Rien à ajouter.

Notre œuvre d'épuration et de fixation de la langue consiste en ceci: à partir du 18<sup>e</sup> siècle, la tradition orthographique, venue des Troubadours, s'altère rapidement sous l'influence du français et de son enseignement, et les sons provençaux, les diphtongues spécialement, sont figurés peu à peu par la graphie française. Ainsi faire, paire, crèire, saupre, Diéu, bèu, biòu, etc. deviennent faire ou fayre, creyre, saoupre, Dieou, beou, bioou, sous la plume de nos littérateurs ignorants.

Ce qui était plus grave, sous l'influence des bourgeois, qui se francisent à qui mieux mieux et de leurs domestiques qui les imitent, les mots purs de la langue, tels que paire, maire, fraire, sorre, cèu (ciel), car (chair), etc. sont considérés comme grossiers et remplacés peu à peu par les gallicismes pèro, mèro, frèro, sur (sœur), cièr, chèr, cadiero (chaire, chaise) devient chèsò. Comme ces mots, dans leur forme pure, continuèrent et continuent d'être usités dans le peuple, soit pour donner de l'énergie au discours, soit pour désigner les pères, mères, frères, sœurs des oiseaux et animaux, nous n'hésitâmes pas à les rétablir dans la langue littéraire (ainsi que cèu, conservé par les proverbes, car pour les animaux, etc.), et aujourd'hui ces mots francs n'offusquent plus personne. Exemple: le père Xavier, un prédicateur provençal aussi distingué que populaire, ne prêche que dans la langue félibréenne la plus correcte. Il occupe depuis quatre ans, pour la station du carême, la chaire de l'église Saint Laurent, à Marseille, la paroisse populaire par excellence, et il y obtient un succès à nul autre pareil. Il dit carément mi fraire, mi sorre, Diéu lou paire, la maire de Diéu, et nul ne trouve étranges ni grossières ces expressions dans sa bouche.

Voilà le point principal sur lequel porta notre réforme: l'expulsion des gallicismes introduits par la sottise et le non enseignement de la langue.

Toujours à votre service.

F. Mistral.

#### 44. Paris à Mistral

Cerisy, 1 octobre [1894].

Mon cher Ami,

Ecce iterum Crispinus! Je dois bien vous ennuyer, mais vous excuserez mon désir de ne pas écrire des choses inexactes. Je dis dans mon n° II qu'en 186(?), à l'inauguration de la statue de Suffren à Toulon, la foule se mit spontanément à chanter la belle chanson de Mireille. On m'a raconté cela. Est-ce vrai? Je le raconte pour prouver que le peuple comprend au moins une partie de votre poésie.

J'espère que j'ai fini de vous ennuier, et je vous envoie, avec mes remerciements, mes meilleures amitiés.

G. Paris.

#### 45. Mistral à Paris

3 oct. 1894.

Mon cher ami, ce n'est pas Toulon que fut élevée une statue au bailli de Suffren. C'est à Saint-Tropez, quelques années après l'apparition du poème de Mireille (qui, je puis bien le dire entre nous, avait ravivé la mémoire de l'amiral provençal, comme mon poème du Tambour d'Arcole a fait pour celle du glorieux tapin). Le commandant du vaisseau Ortolan, qui présidait l'inauguration du monument, lut au peuple à cette occasion ma chanson du Baile Suffren et fut vivement applaudi. J'ai oublié la date.

Mais c'est une erreur absolue (contre laquelle les félibres ont toujours dédaigné de protester) de croire que notre poésie n'est compréhensible au populaire qu'en partie. Nous sommes au contraire les poètes de France et d'Europe les plus rapprochés de la compréhension populaire. Chose que nous démontrons depuis 40 ans dans toutes nos fêtes. Nous ne faisons pour ainsi dire que du plein air et du plein soleil.

— en 1859, je fis la lecture du 1er chant de Mireille, encore inédite, devant 2.000 Marseillais (ouvriers et gens du port) dans l'ancienne église Saint-Cannat. Pas besoin de mentionner les applaudissements.



— la même année je lus d'autres morceaux du même poème (la Ferrade et Magali) devant un public populaire, à Nîmes, et ce fut une frénésie. J'y fus couronné, en compagnie de Roumanille et d'Aubanel, par l'excellent Reboul.

— en 1868, à St Rémy, debout sur le socle du monument de Marius, 3 je lus devant 4.000 paysans mon Ode aux Catalans, en présence d'une ambassade catalane à laquelle nous faisons fête et de 20 ou 30 littérateurs en renom de Paris, qui n'en revenaient pas de voir la communion de langue et d'idées qu'il y avait entre nous et ces primitifs. Communion qui a été du reste constatée à nouveau dans tous les journaux de ce mois d'août, à l'occasion des fêtes d'Orange

à ces mêmes fêtes, où le public me fit spontanément et à l'improviste une ovation des plus émouvantes, je dînais un soir dans une auberge populaire avec 4 ou 5 poètes ou reporters. Il n'y avait aux autres tables que des paysans et des ouvriers. Au moment où je me levai pour sortir avec mes amis, ces bonnes gens, qui m'avaient reconnu, entonnèrent en chœur mon Hymne au Soleil. Le reporter P. Conte, qui était là, a raconté la chose dans l'Echo de Paris. Du reste les 10.000 exemplaires de l'Armana provençau (chiffre qui indique 50.000 lecteurs au moins) qui se vendent chaque année démontrent la popularité de notre langue littéraire, car dans ce petit livre, qui a 40 ans de date, les poésies les plus élevées sont publiées et tout y est correct en perfection, et il n'y a pas de traduction en face.

Je n'ai pas reçu le 1er article annoncé par les journaux. A vous

F. Mistral.

#### 46. Mistral à Paris

Maillane, 8 oct[obre] 1894.

Mon cher ami,

J'ai savouré page à page la magnifique étude que vous venez de publier à mon los dans la Revue de Paris. Cette statue charmante, que vous me dressez dans la gloire (car vous êtes des rares qui peuvent ouvrir ce métal), est le couronnement des centaines d'articles qui ont plu sur mes gerbes depuis les fêtes d'Orange.

J'ai lu quelque part que les Grecs reconnaissaient pour demi-dieux les hommes que le destin avait semblé favoriser. Le bonheur de vous avoir eu pour ami, comme celui d'avoir eu pour patron Lamartine, n'aura pas peu contribué à répandre autour de mon œuvre cette sympathie radieuse qui fait resplendir un nom. Pardonnez-moi de parler ainsi de moi. Je le fais simplement comme s'il s'agissait d'un autre, et je le dois du reste pour vous remercier de m'avoir si bien deviné.

Mariéton, qui est à Amphion chez la Princesse de Brancovan, m'écrit: les constatations de la portée sociale du Félibrige, qui figurent dans le premier article de Gaston Paris, si important de par l'autorité de son auteur, constatations renouvelées de son article célèbre aux Débats en 1875, mèneront grand bruit par le monde, si j'en juge d'après ce qu'on m'écrit et ce que les visiteurs cosmopolites et les hôtes d'Amphion en pensent.

J'attends, avec l'impatience d'un fiancé, la suite de cette idéale fête que votre amitié me donne.

Merci du fond du cœur

F. Mistral.

47. Paris à Mistral

Cerisy, ce 10 octobre 1894.

Mon cher Ami,

Votre lettre me rend bien fier et bien heureux; je vous en remercie les larmes aux yeux. Voilà tout ce que je peux dire. Je savais bien que dans l'ensemble du portrait je ne m'étais pas trompé; j'avais des souvenirs trop présents et des impressions trop nettes. Mais dans le détail je craignais d'avoir donné quelque touche fausse ou inexacte et votre acquiescement me rassure et m'enchanté. Il est bien rare qu'une jolie femme et qu'un grand poète soient contents de leur portrait; mais vous avez dans l'âme une grandeur si simple qu'il ne peut y avoir à côté la moindre place pour la vanité et l'amour-propre mesquin. Votre lettre ne me prouve pas seulement que je vous ai compris, elle me montre combien j'ai eu raison de vous admirer dès que je vous ai lu et de vous aimer dès que je vous ai vu.

Le second article, qui comprend deux paragraphes (La Langue et La Poésie), ne saurait être aussi intéressant que le premier. Sur la langue, j'ai été obligé d'abrégé beaucoup et de m'en tenir non à l'essentiel mais au général, à cause du public pas trop sérieux auquel je m'adresse. Pour la poésie, j'ai essayé de faire comprendre ce que votre génie a de particulier, mais comme il est difficile et de le comprendre bien soi-même et de le faire comprendre aux autres! Puis tout commentaire d'une belle poésie est importun: on aime mieux la lire et on a bien raison. Enfin, mon jugement a pour centre cette pensée que vous êtes avant tout, en grand comme en petit, le poète du mouvement et de l'action. Subsidiairement, comme Lamartine, mais sans magnificence de langage, je montre combien votre poésie ressemble à la poésie grecque, tandis qu'elle ne doit rien aux troubadours. Enfin je dis que cette poésie a une limitation en ce qu'elle est exclusivement régionale, même que c'est là aussi le sens de sa beauté et de son importance universelle comme interprète de la Provence. Je pense que vous trouverez ces idées à peu près justes, mais j'avoue que je les trouve faiblement exprimées. Vous me pardonnerez avec votre grandeur d'âme accoutumée de ne pas mettre toutes vos œuvres sur le même rang, et de préférer à toutes Mireille et quelques pièces des Iles d'Or. Vous me pardonnerez plus difficilement peut-être d'avoir relevé quelques infériorités de la langue provençale, en rendant pleine justice à ses supériorités.

Cet article, ce qui me contrarie, ne paraîtra que le 1er novembre; la Revue de Paris avait son n° du 15 octobre trop rempli. Je rentre à Paris le 24, et mon adresse sera désormais 3 rue Pomereu. Je vous ferai tenir le n° plus exactement cette fois. Quand vous aurez le tout, je vous serai infiniment reconnaissant de toutes les observations que vous pourriez me faire, car je voudrais réunir ces articles en un petit volume, en y ajoutant pas mal (notamment sur la langue) et en corrigeant tout ce qui serait inexact.

Et là-dessus, mon grand et bien cher Ami, je vous remercie et vous embrasse de tout coeur.

G. Paris.

#### 48. Paris à Mistral

Cerisy-la-Salle, 20 Oct. [1894].

Mon cher Ami,

Je vous renvoie ci-inclus les extraits de journaux que vous avez bien voulu m'envoyer, et dans un paquet recommandé, les autres documents, dont je vous remercie beaucoup. Le numérotage va de 1 à 8, et je ne puis mettre la main sur le n° 7; j'espère que c'est une erreur de votre part, et non une négligence de la mienne, car j'ai tout soigneusement gardé. Je suppose que le n° 7 est l'autobiographie, non numérotée, que je vous renvoie aussi; je l'ai d'ailleurs dans l'édition des Isclo d'Or. Je viens de corriger la première épreuve de mon second article, qui fait trente pages; je vous le ferai envoyer dès qu'il aura paru. Je pars demain matin pour Paris, bien consterné et désolé de la mort de mon très cher ami James Darmesteter, mort presque subite que j'ai apprise hier. Il était un des directeurs de la Revue de Paris, et c'est lui qui m'avait demandé un article sur vous. C'était un grand esprit et un cœur infiniment bon; vous le connaissiez, ainsi que sa pauvre et charmante femme, qui a gardé un si profond souvenir de vous.

Je vous serre bien affectueusement la main.

G. Paris.

Paris, 3 rue Pomereu.

#### 49. Mistral à Paris

Maillane, 22 oct. 1894.

Mon cher ami,

Je déplore avec vous la mort rapide de l'excellent James Darmesteter dont j'avais pu apprécier l'âme d'élite, lors de la visite qu'il me fit avec sa délicieuse femme. L'union de ce grand esprit et de Mary Robinson était la fusion de deux lumières, et l'exquise poétesse doit souffrir d'autant plus de ce déchirement. Veuillez lui exprimer, en mon nom et au nom de ma femme, toute la part que nous prenons à sa douleur.

J'ai reçu les documents que vous m'avez renvoyés.

Voici les erreurs (de minimes importance) que vous pourrez corriger, si vous le jugez nécessaire.

— page 478. Les Maillanais royalistes portaient la cravate verte et fleurdelysée, les républicains la cravate ou la ceinture écarlate. La place est ombragée d'ormes et non de micocouliers. Ces arbres se ressemblent du reste.

Le côté où je me promenais (d'après votre mise en scène) devait être entre les deux cafés rivaux, c'est-à-dire sur la terrasse du café de l'Union, où fréquentent les modérés du pays. P. 481: la fille du sonnet d'Aubanel avait les cheveux bruns.

— page 484. Etudiant à Aix, je composais des vers français, mais surtout des vers provençaux. L'allégation de Legré me faisant publier des vers français sous un pseudonyme est erronée. La seule poésie française que j'ai publiée, est une sorte d'ode enthousiaste pour la République que je donnai en 1848 à un journal d'Avignon, et signée de mon nom, la politique étant de langue française, je chantai logiquement. Heureusement le poème de Mireille m'empoigna et me sauva de la politique; sans cela je devenais député, et je perdais ma vie. Mais j'avais fais des vers provençaux dès l'âge de 13 ou 14 ans. J'ai encore, inédit, un poème en 4 chants sur les Moissons, ébauché avant mes relations avec Roumanille, et terminé après ma sortie du collège. Ce brave ami m'excita à continuer et, sans vouloir diminuer ce que je lui dois, il fut pour moi plutôt un camarade qu'un maître. Plus jeune et plus près de la source, j'étais resté plus paysan que lui. C'est ensemble et de concert que nous établîmes les bases de la réforme linguistique et orthographique, qu'il appliqua le premier dans ses Margarideto.

— page 486. C'est en provençal que j'imitais et traduisais Théocrite et Virgile. Le conseil que vous mettez à mon adresse dans la bouche de Roumanille est donc une supposition. J'étais plus enragé que lui, et les 10 pièces de moi publiées dans les Provençales (1852), et que je n'ai pas rééditées dans mes Iles d'Or, en sont la preuve. Vous y trouveriez un accent de provençalisme intransigeant qui fut la première étincelle du Félibrige.

page 496. Félix Gras, etc. la question politique et religieuse a toujours été exclue de la cause félibréenne. Chacun y pense, y écrit, y agit librement, et dans nos banquets, le R. P. Xavier s'y assied bravement à côté de n'importe quel libre-penseur. Nous n'avons tous qu'un but conserver ou sauver la langue, les traditions, les coutumes, la couleur du midi. Nous nous buttons peut-être contre un courant invincible. Mais nous avons la joie et nous aurons l'honneur d'avoir consacré notre vie à un très noble rêve.

Tout à vous toujours

F. Mistral.

50. Mistral à Paris

Maillane (Bouches-du-Rhône)  
21 novembre 1894.

Mon cher ami,

Voilà enfin complet et magnifique le grand travail que votre amitié m'a consacré! Il vous a fallu, pour

mener à bien cette exégèse apologétique, un tempérament de poète et une science de romaniste très perspicace. Tout ce que je pourrais vous écrire pour vous l'exprimer, ne pourrait rendre l'émotion de ma gratitude. Mais en dehors du plaisir que j'ai eu à me voir bien compris et interprété, je tiens à vous dire l'admiration que m'a produite la splendide forme de votre étude sur mon œuvre. Vous êtes de ceux, et ils sont rares, qui choisissent pour sujet de leurs poèmes le bonheur de rendre justice et guerdon.

Et maintenant voulez-vous savoir ce qui a donné à ma poésie cette saveur et ce bouquet qui m'ont valu des sympathies comme la vôtre? C'est la visée que je pris dès mon début et que j'ai suivie toute ma vie: car cantan que per vautre, o pastre e gènt di mas! On a prétendu qu'il n'y avait là qu'une formule littéraire et sans conviction. C'est au contraire une de mes plus vieilles et plus durables sincérités. Je n'ai pas fait une strophe de Mireille ou un vers de tel autre de mes poèmes sans me dire instantanément: est-ce qu'un indigène illettré pourrait comprendre cela?; ç'a été le criterium de toute ma littérature. Voilà pourquoi je pourrais lire mes œuvres, quelles qu'elles soient, devant le peuple de Provence: je sais qu'il me comprendrait (à sa manière) et qu'il aurait grand plaisir à m'entendre. J'en ai fait l'épreuve maintes fois.

Recevez, cher et grand ami, l'expression de ma plus vive reconnaissance,

F. Mistral.

## 51. Paris à Mistral

Paris, 22 novembre 1894.

Mon cher Ami,

Je suis bien heureux et bien fier que mon interprétation de votre œuvre vous ait semblé juste et vous ait plu; c'est vous qui donnez à votre scholiaste un magnifique guerdon, qui me sera toujours précieux. Ce que vous me dites de l'inspiration de votre poésie me touche beaucoup, mais je crois bien qu'en toute sincérité vous vous faites quelque illusion, et sur la possibilité pour le peuple de Provence de comprendre toute votre œuvre, et sur votre propre dessein de ne la destiner qu'à ce peuple. Oui, vous avez chanté pour les pâtres et les gens des mas, mais vous n'avez pas chanté que pour eux. Si vous n'aviez pas souhaité d'autres public, pourquoi auriez-vous traduit vos poèmes en français? Et comment les admirerions-nous tant s'ils ne nous étaient pas un peu destinés? Mais je reconnais bien volontiers que vous n'avez jamais perdu de vue votre auditoire agreste, et que vous avez toujours tenu vos pieds fermement appuyés sur le sol natal.

Très affectueusement à vous.

G. Paris.

## 52. Paris à Mistral

Paris, 29 novembre 1894.

Mon cher Ami,

Je reçois aujourd'hui, comme souvent depuis quelque temps, 2 exemplaires de l'Aïoli du 27 novembre. C'est trop d'un; je suis charmé d'avoir l'autre. Ces 2 exemplaires sont adressés 110, rue du Bac; depuis 3 ans je demeure 3, du Pomereu; l'un est adressé à M. Paris, de l'Académie française, ce qui n'a jamais été vrai. Voulez-vous prendre la peine de faire remettre tout cela en ordre et recevoir encore mes remerciements pour l'envoi de ce journal? Je vous fais adresser l'article sur James Darmesteter que la Revue de Paris publiera après-demain, j'ai pensé qu'il vous intéresserait.

Bien cordialement à vous.

G. Paris.

## 53. Mistral à Paris

[4 Décembre 1894].

Mon cher ami,

Vous avez condensé en marbre de Paros tout ce que fut, tout ce que fit James Darmesteter. Heureux ceux qui meurent jeunes, laissant à la postérité un médaillon de leur figure pur et exquis comme celui que vous avez taillé à votre ami.

Que je vous félicite aussi pour cette pensée où votre personnalité de spiritualiste s'affirme si éloquemment: mais qu'est-ce qu'une religion qui n'admet pas l'intervention de Dieu dans la vie, etc. admirable.

Je vous salue et vous remercie de toutes mes sympathies.

F. Mistral.

4 déc. 1894.

## 54. Mistral à Paris

Paris, le 7 janvier 1895.

Mon cher ami, le tourbillon parisien ne m'a pas permis de courir vous saluer. On me dit que habitez très loin. Pourrais-je vous rencontrer demain et en quel endroit? Je suis hôtel du Danube, rue

Richepanse, de 10 à 11 heures à l'hôtel. Après, chez Mariéton, 9, rue Richepanse, jusqu'à 3 heures, y compris le déjeuner, auquel je serais heureux de vous inviter

Je suis sur mon départ.

Je vous embrasse

F. Mistral.

## 55. Paris à Mistral

Lundi soir 8 [janvier] 1895.

Mon bien cher Ami,

J'aurais été désolé si vous aviez quitté Paris sans que je vous eusse vu; ayant appris votre adresse, je voulais passer chez vous aujourd'hui et je n'ai pas pu. Vos heures me sont diablement incommodes; mais je tâcherai tout de même. Demain, impossible, c'est ma leçon. Mercredi, j'ai un enterrement à 10 h. bien loin de chez vous et je suis pris ensuite. Mais je passerai chez vous à 9 h 1/4; j'espère que vous pourrez me recevoir même à cette heure matinale. Si vous étiez par hasard libre et bien, bien gentil, vous me feriez un très grand plaisir et un plus grand encore, si possible, à ma femme en venant dîner avec nous dans la plus stricte intimité jeudi (7 h. 1/2). Je demeure loin, c'est vrai, mais de chez vous avec un fiacre c'est 20 minutes. Voulez-vous me répondre un mot à mes deux demandes.

Je vous embrasse de tout cœur.

G. Paris.

3 rue Pomereu (134, rue de Longchamp)

## 56. Paris à Mistral

Cerisy-la-Salle (Manche).

17 septembre 1895.

Mon cher Ami,

J'ai accepté, peut-être l'avez-vous vu dans le journal, de représenter le Ministère aux fêtes de Peiresc, à Aix, le 10 novembre. Je vous avoue que ce qui m'a surtout décidé c'est l'envie de revoir un peu votre cher Rhône et vous-même. Je compte partir le 4 ou le 5 avec ma femme et visiter les villes illustres de la route, Orange, Avignon, Arles et Maillane. Je voudrais bien aussi voir les Baux, que je ne connais pas; il me semble, comme nous avons très peu de temps, qu'on peut combiner cela avec la

visite que nous comptons vous faire à Maillane le mercredi ou le jeudi (6 ou 7 novembre). Vous serez bien aimable de me le dire et aussi de me dire si vous savez un peu ce que seront ces fêtes de Peiresc, si les félibres y prendront part, et surtout si vous y serez et parlerez. C'est cela qui serait pour nous la vraie fête!

Je me fais une vraie joie de revoir Maillane, de connaître votre maison, qui n'était pas construite quand je vous ai visité jadis, et d'être présenté à Madame Mistral. J'espère que rien ne se mettra à la traverse de ce beau projet.

Croyez, mon cher Ami, à mes sentiments bien dévoués.

G. Paris.

#### 57. Mistral à Paris

Maillane, 20 sept[embre] 1895.

Mon cher ami,

Nous serons très heureux de vous recevoir à Maillane, où vous viendrez. déjeuner avec Madame Paris.

Les Baux sont à 11 kil. de Maillane. Vu la brièveté des jours d'automne, il vous serait difficile de faire l'excursion de Maillane et des Baux le même jour. Le plus commode pour vous serait donc de partir d'Avignon en chemin de fer à 11 h. 44 du matin, pour Graveson où vous arriverez à midi. De là un omnibus de village vous amènera à Maillane vers midi et demi, heure du déjeuner. Un autre omnibus pourra vous reprendre vers 4 heures pour vous porter à St. Rémy, où vous arriverez avant 5 heures. Il y a là à voir les admirables monuments romains que la tradition attribue à Marius. Vous couchez à St. Remy. Le lendemain, vous déjeunez et prenez ensuite une voiture pour les Baux (qui ne sont qu'à 8 Kilomètres de là). Vous pourriez aussi aller déjeuner aux Baux, mais c'est mieux à St. Remy. Aux baux, vous trouverez un brave homme qui fait le métier de guide.

Vous pouvez revenir des Baux à St. Remy pour prendre (à 7 h. du soir) le train de Tarascon (arrivée à 7 h. 43).

Mais les Baux ne sont distants du Paradou que de 4 Kil. Vous pourriez donc aussi descendre à pied (si cela vous amusait) ces 4 Kil. ou en voiture, pour prendre là un train (8 h. 33 du soir) qui vous débarquerait à Arles à 9 h. du soir. C'est un peu tard, à moins qu'il vous plût de faire une visite au félibre paysan du Paradou, le brave Charloun Rieu, et de dîner au cabaret de l'endroit en attendant le train d'Arles.

Je ne suis pas bien sûr d'aller à Aix. Ces courses félibréennes commencent à me peser et je me garde tant que je puis. La fête du reste est organisée surtout par l'Académie d'Aix et les facultés de cette ville. Les félibres y tiendront une réunion de maintenance. Mais n'ayant plus de charge officielle, je puis me dispenser d'y prendre la parole. La mémoire de Peiresc appartient avant tout à l'Académie des inscriptions et Belles Lettres.



En résumé, ma femme (absente en ce moment) sera enchantée d'apprendre la visite que vous nous annoncez. Donc, nous n'avons plus à attendre que votre signal d'arrivée. Avec mes hommages empressés à Madame Paris, recevez, cher, ami, l'assurance de mes sentiments les plus sympathiques

F. Mistral.

Quand vous passerez à la Revue de Paris, priez M. Ganderau de me faire adresser le n° où mon ami Emm. des Essarts a publié une étude sur Aubanel.

58. Paris à Mistral

Orange, lundi 4 nov[embre] [18]95.

Mon cher et grand ami,

Conformément à vos aimables indications nous serons mercredi 6 à midi à Graveson, et nous nous faisons fête de passer quelques heures chez vous. Nous comptons coucher à St. Remy et nous rendre à Arles le jeudi par les Baux et Montmajour.

Respect à Mme. Mistral et à vous cordiales amitiés.

G. Paris.

59. Paris à Mistral

[Télégramme de Paris. 1 juin 1897.]

Académie sur ma proposition a décerné prix 5 000 francs Poème Rhône. 2 Amitié, lettre suit.

Gaston Paris.

60. Paris à Mistral

Collège de France

4 h. 1/2.

[1 juin 1897]

Mon cher Ami,

Je n'ai que le temps, avant le courrier, de vous écrire un mot pour confirmer et expliquer ma dépê-

che. Le prix Née est fondé pour l'œuvre la plus originale par la forme et par la pensée. On voulait le donner à Richepin pour Le Chemineau; comme j'ai vu des hésitations, j'ai proposé votre admirable poème, et il a eu la majorité de 15 voix contre 9 au 2ème tour, malgré les promesses faites, qui avaient empêché les autres de se rallier. Par le libellé et par la somme aussi (5.000 Fr), c'est un prix que le plus grand écrivain peut recevoir avec honneur. Vous jugez si j'ai été content de voir réussir l'idée que j'avais émise. J'ai cru que dans son enthousiasme l'Académie allait vous élire membre par acclamations.

Vous recevrez prochainement la visite d'un de mes amis, Gustave Pagniez auquel j'ai répondu de votre bon accueil. Il habite le Midi et désire vous présenter l'hommage de sa cordiale admiration. Elle n'est pas à dédaigner. C'est un historien des plus distingués, qui a eu le grand prix Gobert pour son Histoire du Père Joseph; il a réhabilité le fameux capucin et a montré en lui non seulement un homme d'Etat et un chrétien pieux, vrai mystique, mais un poète d'un talent personnel. Il s'est aussi beaucoup occupé d'histoire sociale.

Je finis à la hâte en vous embrassant, mon cher Ami, et en vous priant de présenter à votre charmante femme mes hommages les plus empressés.

G. Paris.

#### 61. Mistral à Paris

A Gaston Paris  
le 5 juin 1897.

Tout acò gramaci à noste bon Gastoun Paris.

F. Mistral.

#### 62. Mistral à Paris

Maillane, 26 juin 1897.

Mon cher ami, vous avez dû recevoir ces jours-ci l'Histoire du Félibrige par Gaston Jourdanne. Ce brave ami de Carcassonne, je vous le dis tout de suite, briguerait volontiers un prix de l'Académie ou de l'Institut et il me prie de vous en écrire un mot.

Comblé moi-même des faveurs académiques et porté dans ce livre au septième siècle félibréen, j'ai presque honte de revenir à la charge des dépouilles opimes. Mais pourtant Jourdanne est un ami, et je ne puis lui refuser la recommandation qu'il me demande.

Vous verrez du reste que la statue qui m'est dressée dans l'Histoire du Félibrige est fondue en bonne partie avec l'or de votre admirable étude *Penseurs et Poètes*. partie avec l'or de votre admirable étude *Penseurs et Poètes*.

Jourdanne est membre de l'Académie de Clémence Isaure, il a à son acquis un assez bon nombre de travaux lexicographiques et je crois qu'il serait juste de l'encourager comme travailleur. Son Histoire du Félibrige est un fouillis de documents exacts qui pourra être utile aux enquêtes futures.

Et maintenant je profite du blanc qui me reste pour vous inviter à faire, ce mois d'août prochain, la descise de ce Rhône que votre chaude amitié fit couronner naguère. L'occasion est superbe: la glorification de votre confrère Augier, les représentations au théâtre d'Orange, la navigation sur le fleuve provençal en des conditions cléopatrales, et du soleil à verse tout du long. Il y a de quoi vous tenter et de quoi enchanter Madame Paris! Dans l'espoir de vous rencontrer super flumina Babylonis (lisez Avignon ), je vous serre affectueusement la main et pour moi et pour ma femme.

F. Mistral.

### 63. Paris à Mistral

Cerisy-la-Salle, le 3 août 1897.

Quelle belle surprise et quelle émotion je viens d'éprouver, mon cher Ami, en lisant votre nom glorieux dans la liste des amis qui ont voulu me faire et qui m'ont fait le plus grand honneur et le plus grand plaisir de ma vie! Comment diable avez-vous connu le complot? Je l'ignore, mais je ne puis vous dire combien je suis heureux que vous y avez pris part. Vous n'avez pas à le regretter, ni pour moi, que vous avez comblé de joie, ni pour l'œuvre, qui est admirable. Quant à l'honneur, il est excessif, mais je n'ai pas le courage de protester... Tu me flatte, je le sais, disait un grand seigneur à un complaisant, mais vas toujours; tu me fais plaisir. Nous sommes tous un peu ainsi. Seulement ici le cœur a la part, plus grande encore que l'amour-propre, et c'est le cœur, mon cher ami, qui vous remercie avec effusion.

Tout à vous

G. Paris.

Veillez me rappeler, ainsi que ma femme, au gracieux souvenir de Madame Mistral.

### 64. Mistral à Paris

Maillane, 22 Xbre 1898.

[22 décembre]

Mon cher Paris,

J'ai lu avec délectation ce gentil Huan de Bordeaux, que je ne connaissais que de nom, que la génération actuelle ignorait et que vous lui révélez en un renouveau de style si clair et si fidèle. Votre œuvre est presque une création et c'est peut-être mieux: c'est une récréation [sic] pour notre pauvre vieille France, fatiguée de littérature obscène ou quintessenciée. Ces Aventures merveilleuses sont

pour le cœur et pour l'esprit un bain de fraîcheur, de robustesse et d'idéal d'où l'on sort tout galoi, comme on dit en Provence, ce que je traduirais volontiers par tout gaulois.

Recevez tous mes compliments, tous mes remerciements, et ceux de ma brave femme qui vous a lu avec bonheur. Présentez à Madame Paris l'expression de notre meilleur souvenir, et, si l'occasion survenait, dites à votre éditeur qu'on pourrait aussi, avec Nerto ou le Poème du Rhône, faire un joli livre illustré, car votre illustration est vraiment digne du poème...

Tout à vous,

F. Mistral.

65. Mistral à Paris

Maillane, 11 juin 1900.

Cher ami

Tous compliments pour le volume neuf (Poèmes et Légendes du Moyen Age). Il n'y a tel que vous pour trouer des clairières la forêt des légendes et vieilles poésies de France. Avec vous on s'y promène comme en un jardin d'Armide et on y lit avec bonheur les sages considérations des pages 22 et 23.

Puis, quelque jour, si vous retracez Arles, prévenez-moi, et j'irai vous montrer le Musée provençal (Museon Arlaten) auquel depuis 3 ans je travaille incessamment, ainsi qu'à un poème, poème qui a grand succès parmi le brave populaire.

Tout à vous

longo-mai

F. Mistral.

66. Mistral à Paris

Maillane (B.-du-Rhône)

15 Xbre 1900.

[décembre]

Mon cher ami,

J'apprends par M. Blancard, l'archiviste de la Préfecture de Marseille, que la candidature de Ludovic Legré au titre de membre correspondant de l'Académie des Inscriptions vient d'être posée d'office

par l'Académie elle-même. Cela étant, je crois qu'il n'est pas nécessaire d'autre recommandation. Cependant je ne puis résister au plaisir de vous dire que, si le choix de l'Académie se fixe sur Legré, cette élection sera un acte de haute justice et la récompense de toute une vie dévouée aux lettres et à la science.

Mon vieil ami Legré, vous ne l'ignorez pas, est actuellement le premier botaniste de Provence. Ses publications sur La Botanique en Provence au XVI siècle sont fort remarquables. Son volume sur Favorin d'Arles peut vous donner une idée de ses connaissances historiques. Héritier des œuvres littéraires d'Aubanel, il a réédité les poésies du délicieux félibre d'Avignon et publié ses œuvres posthumes (Lou rèire-soulèu). Enfin je ne puis oublier que ce cher Ludovic Legré fut le confident de ma jeunesse et le premier enthousiaste de Mirèio, avant l'impression même du poème. C'est lui qui m'engagea, moi timide comme un faon, à porter à Paris mon idylle provençale et qui m'y accompagna en 1859. En bref, en l'élisant correspondant de l'Institut, vous honorerez en lui l'Académie de Marseille dont il a été Directeur.

Heureux de cette occasion de vous serrer la main, je n'ai plus qu'un mot à vous dire: quand vous passerez par Arles, faites-moi signe et je viendrai vous montrer le Muscon Arlaten, ce microcosme provençal auquel depuis quatre ans je m'occupe avec passion, comme à un poème. Et Legré y est aussi de mes collaborateurs.

Bien cordialement,

F. Mistral.

#### 67. Paris à Mistral

Collège de France, 18. 1. 1. [1901].

Mon cher et grand Ami,

J'apprends à l'instant par une lettre de Koschwitz que l'on vous a proposé pour le grand prix Nobel. Si je l'avais su plus tôt, je n'aurais pas été le dernier à m'associer à une proposition si légitime. Mais je l'ignorais, et j'ai pris moi-même l'initiative d'une proposition en faveur de Sully Prudhomme. Il vient de publier un livre, en lui-même peu important, mais qui permet d'y accrocher toute son œuvre, si noblement idéaliste: vous savez que c'est le terme dont se sert le fondateur. J'ai réuni quinze signatures de membres de l'Académie; d'autres ont proposé Rostand ou Vallery Radot (pour son livre sur Pasteur). Il y a eu dans tout cela du désordre, et la France aurait dû se mettre d'accord sur son champion. Mais le prix revient tous les ans, et à l'occasion d'un nouveau chef-d'œuvre que vous ne manquerez pas de nous donner (il faut d'après les statuts un livre publié dans l'année), vos amis reviendront à la charge s'ils n'ont pas réussi cette année, et vous me trouverez, soyez en sûr, parmi eux.

De cœur à vous.

G. Paris.

Legré est en bon rang sur la liste et passera certainement à une des prochaines fournées.

## 68. Mistral à Paris

Maillane, 19 janvier 1901.

Mon cher ami,

Je ne sais pas en quoi consiste ce grand prix Nobel pour lequel je suis proposé par les provençalistes d'Allemagne, choix que j'ignorais aussi. Ces têtes d'Outre-Rhin sont d'une persistance et persévérance extraordinaires, lorsqu'elles ont encaissé une idée. Vous savez en effet que Koschwitz vient de publier une édition de *Mirèio* sans traduction à l'usage des étudiants universitaires, édition qui doit se vendre, puisque le libraire m'a payé les droits d'auteur. Mais j'ai eu de plus la chance d'avoir un traducteur enthousiaste, M. August Bertuch, de Francfort, qui va de ville en ville, donnant des conférences sur le félibre de Maillane et ses poèmes. Le 6 février, par exemple, une sorte de fête littéraire sera donnée, en mon honneur à Zurich et à l'instigation de mon intrépide rhapsode. Les Provençaux ont conquis trois fois l'Angleterre: la première, dit-on, à l'époque ligure; la seconde, avec Agricola, fils de Fréjus; et la troisième avec le bâtard Guillaume, engendré en Normandie par l'arlésienne Arlette, que les pirates normands avaient dû nous enlever! Quoi d'étonnant que la Provence conquière à son tour l'Allemagne par ces moyens subreptices que seuls connaissent les poètes!

Mais s'il faut un ouvrage neuf pour être dans les termes de la fondation Nobel, me voilà pris sous verd, car depuis le Poème du Rhône, je ne me suis occupé que du *Museon Arlaten*, une œuvre, je vous assure, qui vaut bien un livre quelconque, si j'en juge par le plaisir que j'ai eu à la rythmer et par la faveur croissante qu'elle obtient dans le peuple et aussi les gens du monde. Vous serez peut-être de mon avis quand vous visiterez cet abrégé de la Provence et les six salles qu'il occupe:

la salo baumassiero (salle préhistorique)

la salo meinagiero (salle agricole)

la salo festadiero (salle des fêtes)

la salo calendalo (salle de la Noël)

la salo felibrenco (salle du Félibrige)

et la chambro espousivo (chambre conjugale), qui prennent ouverture sur un grand et beau couloir de 35 mètres de long (galarié Castelano) tout tapissé de tableaux, gravures, photographies, bannières, etc. relatifs à la race, aux événements, monuments et types du pays.

Les 10.000 fr. accordés, grâce à vous, au *Tresor dóu Felibrige* y ont passé, sans parler du reste. Mais je rends grâce à Dieu et à l'Institut qui m'ont permis cette largesse et donné cette joie.

Vous voyez comme je m'emballe, rien qu'en vous en parlant. — Merci pour la bonne nouvelle que vous me donnez pour Légré. Et maintenant, avec mes hommages et les salutations de ma femme pour Madame Paris, recevez, cher et excellent ami, l'expression de mes sentiments les plus affectueux,

F. Mistral.

69. Paris à Mistral

13 mai [1901].

Quelle charmante idée vous avez eue, mon cher et grand Ami, de m'envoyer cette carte! Elle me remet sous les yeux un des moments les plus aimables et les plus inoubliables de ma vie. Il y a près de 30 ans que je regardais avec vous ce défilé des Mirèios, et ce sont les filles, pour le moins, de celles d'alors que me ramène votre photographie. Elles sont toujours aussi gentilles; trouveront-elles leur poète? je vous remercie et vous embrasse bien cordialement.

G. Paris.

70. Paris à Mistral

Collège de France, 3 juin [1901].

Mon cher Ami,

Dans votre Dictionnaire on trouve enregistré le mot *davaigne*, qui renvoie à *dravagno*, mais *dravagno* a été oublié. Il s'agit évidemment de *davaigne* ou *dravaigne* qu'on trouve dans le Forez et le Lyonnais. Pourriez-vous me dire où vous aviez noté les deux formes? Et leur assigniez-vous une étymologie? Le mot se retrouve en français: *davaisne*, *davoigne*.

Mille amitiés et bien à vous.

G. Paris.

71. Mistral à Paris

5 juin 1901.

Je ne puis rien vous dire au sujet de *davaigne* ou *dravagno*. Je devais avoir cueilli ces mots dans les glossaires forésiens et lyonnais de Gras et d'Onofrio que je n'ai plus sous la main et qui doivent donner le sens du dit vocable, sens que j'ai oublié... Tout à vous.

F. Mistral.

72. Paris à Mistral

Télégramme du 27 septembre 1901.

Félicitations et vœux au maître toujours jeune, à l'ami toujours cher.

Gaston Paris.

[73]. Lettre de Mme Paris à Mme Mistral

Collège de France, 1er Mai 1903.

Si quelque chose pouvait adoucir ma douleur, ce serait certes des témoignages de sympathie comme les vôtres, Monsieur, j'en ai été profondément touchés sans avoir la force de vous le dire.

Gaston Paris, dites vous, jetais de la lumière et de l'attrait sur tout... Jugez alors ce que peut être ma vie, quelle solitude muette maintenant que le doux et rayonnant soleil qui l'éclairait et la réchauffait a disparu derrière d'horribles et gros nuages noirs.

Quand se disperseront-ils, et quand reverrai-je le ciel bleu.

Parmi les plus doux souvenirs de ces dix années bénies, je garde ceux de ce joli tour en Provence, en 1895, de notre visite à Maillane,

Merci, Monsieur, de m'aider à me souvenir, c'est tout ce qui me reste aujourd'hui.

Marguerite Gaston Paris.

Voulez-vous en me rappelant au souvenir de Madame Mistral, la remercier de sa sympathie.

En résumé, ma femme (absente en ce moment) sera enchantée d'apprendre la visite que vous nous annoncez. Donc, nous n'avons plus à attendre que votre signal d'arrivée. Avec mes hommages empressés à Madame Paris, recevez, cher, ami, l'assurance de mes sentiments les plus sympathiques

F. Mistral.

Quand vous passerez à la Revue de Paris, priez M. Ganderau de me faire adresser le n° où mon ami Emm. des Essarts a publié une étude sur Aubanel.



## APPENDICE

AIÒLI

Vendredi 27 octobre 1893.

Charles Gounod

(Article signé G. de Mount-Pavoun) La Prouvènço en particulié dèu sis oumage à là memòri d'aquel engèni amourous que, pèr la proumièro fes l'a messo noublamen au tiatre emé sa poèsio, soun chalun, sa coulour, si coustume e soun gaulès; car, coume l'autre jour escrivé M. Regnier (de la Coumèdi Franceso) Qui mieus que lui a su rendre la poésie rêveuse et sauvage de la Gueuse parfumée, de cette Provence bénie dont Mireille est la représentation touchante? Mistral cite la lettre de Gounod du 17 février 1863.

La Meirastro (L. M. 4)

(Les éléments insérés dans cet Appendice ont été recueillis par Jean Boutière)

Mistral cita dans son discours à Apt le 14 septembre 1862 la sourneto de la Meirastro, uno sourneto que ma maire me countavo — dit le poète dans un conte populaire bien répandu. Il donnera cette pièce dans l'Armana Prouvençau de 1879 (p. 59), sous le titre de Auçeu Blanc, signé Lou Cascarelet; le texte diffère de celui de 1862 cité de mémoire, ainsi que de la version qu'on trouve dans l'Armana de 1871 (p.41). Comme l'indique Meyer dans sa lettre, cette chanson a paru effectivement dans Le Globe (n° 146, du 12 juillet 1830, p. 1); c'est un article signé C. S. et intitulé De la ballade de Marguerite dans le Faust de Goethe. Il est écrit sous la forme d'une lettre au rédacteur du Globe, où quelques études sur Goethe ont paru. L'auteur, C. S., se rend compte que le poète allemand a sans doute appris les vers que chante Marguerite de quelque paysan saxon, et ne commet pas ainsi l'erreur que G. Paris reproche à M. de Puymaigre: celui-ci dans ses Chants populaires du pays messin suppose qu'une version française a inspiré Goethe (Rev. Cr., 1866. I, p. 309, compte rendu de Paris des Chants populaires des provinces de l'ouest). Paris donne le texte cité dans Le Globe et les variantes de l'A. P., 1863. Quant à la ballade donnée par C. S., elle est en dialecte languedocien et l'auteur mentionne sa provenance: commune de Montredon, près de Castres. Il est certain que c'est une pièce de poésie populaire qui a inspiré Goethe, grand admirateur du folklore. Le schéma strophique est partout très simple. Voici les deux refrains, provençal (A. P., 1863, p. 25) et allemand:

Ma meirastro Meine Mutter, die Hur,  
Dins la mastro Die mich umgebracht hat!  
M'a deli, Mein Vater, der Schelm,  
Pièi fa bouli; Der mich gessen hat!  
E moun paire, Mein Schwesterlein klein  
Lou lauraire, Hub anf die Bein  
M'a manja An einem kuhlen Ort;  
E mastega; Da ward ich ein schönes Waldvögelein,  
E Liseto, Fliege fort, fliege fort.

Ma sourreto, (Ma mère, la garce, m'a tué — Mon père le vaurien,  
M'a ploura m'a mangé — Ma sœurlette mes os a ramassé —  
E m'a 'ntarra Dans un endroit frais — Me voici un joli oiselet  
E piéu! piéu de forêt — Envole! Envole!)  
Encaro siéu viéu!

On y retrouve une variante du vieux mythe de Philomèle, thème représenté dans toute la littérature populaire, orale et écrite (Aarne-Thompson, *The Types of Folk-Tale*, Helsinki, 1928; 2e éd. augmentée, 1961, ouvrage qui sert de clé internationale pour la classification de contes folkloriques; thème en question, n° 720). Mais les versions varient beaucoup, on le sait, selon le pays où elles prennent racine. Plus tard en Allemagne, ce sont les frères Grimm qui raconteront une histoire semblable (titre dialectal: *Machandelboom; Kinder-und-Hausmbrchen*, Berlin, 1870, n° 17). En France même on a noté de multiples variantes; nous nous bornerons, à titre d'exemple, à celles des régions bien distinctes: le Poitou (Pineau, *Le Folklore de Poitou*, Paris, 1891, n° 9) et la Bretagne (Sebillot, *Littérature orale de la Basse Bretagne*, Paris, 1883, p. 226-229):

Ma tante m'a tué  
Mon père m'a mangé  
Ma petite sœur Marguerite m'a ramassé  
M'a mis sur un petit aubépin,  
M'a dit: fleuris, fleuris, mon petit frère.

(Poitou)

Un marchand trouve un bois,  
Une flûte qui se met a chanter:  
Sifflez, sifflez, marchand  
Ce n'est pas vous qui m'avez tué céans.

(Bretagne)

Le motif de la flûte revient aussi dans la lointaine Gascogne (J. Bladé, *Contes populaires de la Gascogne*, Paris, 1886, T. II, p. 86). On sait combien il est malaisé d'expliquer la dispersion ou le rapprochement d'éléments folkloriques. Pour donner une idée de l'analogie dans les détails, citons encore comme exemple, pour les pays dont les langues sont peu connues en France, la littérature populaire de Roumanie (Saineànu, *Basmele Romanilor*, Bucarest, 1895) et de Pologne (J. Krzyzanowski, *Polska bajka ladowa w systematycznym ukladzie*, Warszawa - Krakow, Ossolineum, 1962; classé d'après le système Aarne-Thompson):

Traduction du refrain roumain  
(Saineànu, op. cit., p. 129)

Ma marâtre m'a tué  
Mon père m'a mangé,  
Je me suis changé en coucou  
J'ai échappé à ma marâtre.

Traduction du refrain polonais  
(Krzyznowski, op. cit., p. 223; AT 720)

Ma mère m'a tué,  
Mon père m'a mangé,  
Regardez, brave gens  
Quel oiselet je suis

Dans d'autres versions en Pologne, c'est la marâtre qui tue, et le motif de la tombe de la mère, comme dans la version provençale poétique de Mistral (A. P., 1871, p. 41) apparaît. Il est intéressant de noter que, depuis Philomèle, l'unique élément qui, à notre connaissance, ne varie jamais, c'est le thème du père qui mange l'enfant. Ajoutons que La Meirastro (aussi meirastre) se trouve dans le recueil des poésies populaires collectionnées par Mistral (ms. de Carpentras, v. Appendice 6); la version est légèrement différente (fo 687), Cf. P. Delarue et M.L. Tenèze, *Le conte populaire français*, Paris, 1964, t. 2, p. 690 sq.

8 - Article de G. Paris sur F. Mistral (L. P. 1 et 2)

Jahrbuch für Romanische und Englische Literatur, Berlin, October-Décember 1860: Die französische Nationalliteratur im JaRre 1859 (p. 15-16)

La poésie pastorale et dramatique, dont le type immortel est Hermann et Dorothee, a produit cette année une œuvre remarquable à plus d'un titre, et qui est peut-être le germe d'une nouvelle branche de notre poésie. C'est un poème intitulé *Mirèio*, dont l'auteur, M. Frédéric Mistral, représente toute une école formée dans la Provence, qui veut rendre à la langue d'oc, devenue un patois de dialecte littéraire qu'elle était dans le Moyen Age, son ancienne place dans les idiomes propres à l'expression de la pensée. Son poème prouve mieux encore que la préface un peu belliqueuse dont il l'a fait précéder que cette langue, bien que fortement altérée et corrompue depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, est encore souple, sonore et gracieuse. Mais les qualités qu'elle a conservées de son ancienne splendeur ne font pas qu'elle soit aujourd'hui la langue des gens cultivés du pays où elle vit encore, et qu'elle soit propre à exprimer jamais autre chose que des scènes et des tableaux empruntés aux classes inférieures, à la vie de campagne: il en est de même des patois allemands, qui ajoutent tant de charme aux idylles de Hebel ou de Klaus Groth, mais qui ne sauraient se prêter à des compositions d'un autre genre. Je ne crois donc pas à la possibilité de l'entreprise tentée par M. Mistral, et j'y crois d'autant moins que, heureusement ou malheureusement, la centralisation de la France et la facilité des communications auront fait disparaître d'ici à un siècle les derniers vestiges de la langue qu'il s'efforce de ressusciter. En dehors de ces questions que je voudrais traiter avec plus de développement, le poème de M. Mistral a un grand mérite; il y montre surtout un talent de description champêtre augmenté peut-être à nos yeux par la fraîcheur de son langage et les tournures familières qu'il permet, mais qui n'en décèle pas moins un esprit capable de sentir et de rendre avec bonheur les beautés simples de la nature agreste. *Mirèio* a eu deux éditions en peu de temps, et a valu à son auteur une réputation qu'il mérite, mais qu'il n'aurait pas obtenue si promptement en écrivant dans la langue de tout le monde.

10 - Lettre de G. Paris au Président de la Commission de l'attribution du Prix Jean Reynaud  
(L. P., lettre de 1890)

Paris le 21 février 1890.

ECOLE PRATIQUE  
des  
HAUTES ETUDES

SECTION  
des  
SCIENCES HISTORIQUES  
ET PHILOLOGIQUES

Monsieur le Président,

Conformément à l'invitation que vous avez adressée aux membres de l'Académie, j'ai l'honneur de vous soumettre et de vous prier de vouloir bien soumettre aux membres de la commission du prix Jean Reynaud la proposition suivante.

Le Dictionnaire provençal-français, de Frédéric Mistral, dont la publication a été achevée en 1886, est une œuvre considérable, qui me paraît rentrer absolument dans les conditions du concours. C'est le fruit d'un travail de trente années, et une contribution de premier ordre à l'intelligence de l'histoire de notre pays, comprise dans son sens le plus large. Je ne m'étendrai pas sur le rare mérite de ce livre, qui est apprécié, dans une note ci-jointe, par celui de nos confrères qui est incontestablement le plus compétent en pareille matière; j'en ferai seulement remarquer la profonde originalité et l'importance comme document. Les dictionnaires patois ne sont en général que des recueils de mots choisis, souvent d'après une curiosité assez superficielle sur une étendue restreinte de territoire, et parfois puisée sans grand discernement dans des écrits plus ou moins dignes de confiance; ils sont presque toujours composés sous la pensée constante d'une comparaison avec le français littéraire et ne relèvent que ce qui paraît s'en écarter. Le Dictionnaire de Mistral est conçu sur un plan bien autrement large et fécond: il ne tient aucun compte du français, si ce n'est pour donner des mots recueillis une traduction aussi exacte que vivante; il considère dans son ensemble la masse des idiomes parlés et écrits au sud de la France et en dresse le lexique complet. Les mots ont été recueillis de première main par l'auteur, avec une passion et en même temps une circonspection dont je puis rendre témoignage, l'ayant vu à l'œuvre; ils l'ont été dans toutes les couches de la population, dans tous les corps de métier, dans tous les groupes stables ou passagers, sur les montagnes, dans les hameaux perdus, dans les barques qui descendent le Rhône ou dans les bateaux qui vont d'un port à l'autre de la Méditerranée; le peuple provençal n'a pas eu de secret pour le poète dont il est fier, et qui, après avoir jeté l'éclat que l'on sait sur son idiome natal, s'est donné pour tâche de lui élever un monument durable et solide. En dehors des sources orales, Mistral a dépouillé avec soin toute cette littérature provençale, peu connue et jusqu'à lui négligée, qui du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> a produit une série d'œuvres qui ont parfois une certaine valeur esthétique et qui ont toujours une grande richesse lexicologique. Mais le recueil des mots et leur interprétation n'est qu'une partie de la tâche que s'est donné l'enthousiaste et laborieux lexicographe. Il a admis tous les proverbes, tous les dictons, toutes les façons de parler qui reflètent les façons de penser et de sentir de ses compatriotes; il a recueilli et décrit tous les usages, toutes les traditions, toutes les superstitions qui se rattachent à tel ou tel des mots enregistrés. Il a même compris dans son dictionnaire les noms d'hommes, les noms de familles, les noms de lieux et de régions, et réuni ainsi des matériaux d'un grand prix pour l'histoire. En un mot, il a composé

une véritable Encyclopédie de la France Méridionale, qu'il offre à la France entière dans la langue nationale.

Je sou mets ces considérations à la Commission, et j'ajoute que la marque d'estime que l'Académie donnerait au livre de Mistral serait un puissant encouragement pour des travaux du même genre, travaux dont l'exécution est si désirable au point de vue de la science et pourra seule permettre de tracer avec fidélité dans tous ses détails l'image de la nationalité française.

Agréez Monsieur le président et cher confrère, l'assurance de mes sentiments bien dévoués.

Gaston Paris.

Archives de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ms. E 411.

12 - Article de l'Aïòli (L. P. 29 et 30)

ARGUS DE LA PRESSE

Fondé en 1379

155, rue Montmartre, 155

PARIS

Correspondants de l'Argus:

Saint-Pétersbourg, Moscou, Berlin

Londres, New-York, Milan, Lisbonne,

Constantinople, Palerme,

Yokohama, etc.

N ° de débit

Extrait de Aiòli

Adresse Avignon

Date 17 Avril 1894

TABO! TABO!

Une soucieta nouvello vèn de se fourma à Paris souto lou noum de Société des parlers français. Aquelo assouciacioun, qu'a pèr toco d'estudia li dialèite dóu Nord coume aquéli dóu Miejour, se pre-pauso de dreissa, souto la direicioun de M. Gastoun Paris, la carto linguistico de la Franço.

L'eminènt direitou de l'entre-presso, questionna sus aquelo obro, veici ço qu'a respoundu:

C'est un travail que nous espérons pouvoir faire pour la grande Exposition de 1900. Ce sera l'une des plus grandes œuvres du siècle. Nous pourrons dire au siècle suivant: voilà ce que nous avons fait, et en quelques années seulement. Ce n'est pas une œuvre complète.

Il vous appartient de la développer, de l'agrandir. Mais nous avons jeté les bases du travail, et vous qui venez aujourd'hui, achevez-le, la voie vous est toute tracée.

Quelle sera cette carte et dans quel esprit sera-t-elle faite?

Cette carte a pour but de démontrer qu'il n'y a qu'une seule langue: le français; qu'il n'y a pas, comme on l'a cru très longtemps, un provençal, un catalan, un basque, mais une langue unique, qui a subi des modifications, des altérations, suivant les climats, les latitudes et surtout la phonétique des différentes provinces.

Aquelo negacioun, un pau aventurado, de la lengo dóu Miejour au proufié esclusiéu de la lengo francesco a naturalamen esmougu quàuquis ami de la lengo prouvençalo. Mais pas nous-autre; car, s'èro pièi tant facile de prouva que li parla de nòstis encountrado soun que de variacioun o, se voulès, de corrupcioun de la lengo francesco, faudrié tout-d'un-tèms ametre e recounèisse que li cansoun antico de Guihèn de Peitiéu, de Marcabrun, de Bertrand de Born, soun escricho en dialèite, noun de la lengo d'O, coume cresié lou Dante, mai de la lengo d'Oui qu'èro à peno en fourmacioun.

Ço qu'a mena Gastoun Paris à la proupousicioun que trais, es li raport qu'enmaion tóuti li dialèite lis un emé lis autre, meme aquéli dóu Nord em' aquéli dóu Miejour. Peréu, nous apielant sus aquéli raport, nous-àutri fasèn l'escoumesso de prouva à noste tour que la souleto lengo de la terro de Franço e dóu Nord de l'Itàli e dóu Nord de l'Espagno, acò 's la lengo prouvençalo o, se voulès, roumano, comme disien autre-tèms. l'aurié, pèr acò faire, que de muda lou poun de visto e d'afourti que lou francés n'es que de prouvençau gasta.

Nous-àutri que cresian bounamen, dins un tèms, que li mot aigo, dourgo, cabedèu, pourgi, cebo, venguèsson dóu latin aqua, orca, capitellum, porrigere, caepa, quau tron nous aurié di que lou prougrès un jour li faguèsse veni dou francés eau, cruche, peloton, offrir, oignon! A! n'avié pas tort, la vièio, de voulé jamais mourir!

Gui de Mount-Pavoun.

#### 17 - Travaux d'Estlander sur le provençal (L. M. 15 et 18)

Estlander écrit le 14 juin 1882 à P. Mariéton qui lui a demandé pour la Revue Félibréenne, dont il était le rédacteur, quelques renseignements sur ses travaux: Je vous envoie la première partie de mon aperçu de la Littérature provençale publiée en 1868; la seule qui a paru jusqu'ici et qui s'étend de l'extinction des chants des troubadours à Clémence Isaure. La seconde partie, devant aller jusqu'à nos jours, est restée inachevée à cause des travaux divers (...) C'était durant l'été 1865 que je parcourus la Provence et le Languedoc depuis Carpentras et Manosque à Narbonne et Toulouse, recueillant tout ce que je trouvais des bouquins vieux et modernes, publiés dans les patois divers du Midi, et je crois pouvoir assurer que ma collection est, sinon unique, du moins la plus complète du Nord. Grâce à la bienveillance extrême de MM. Mistral, Roumanille, Aubanel et Roumieux, je me trouvais à ce temps-là fort au courant du mouvement littéraire dont ils sont les auteurs principaux. A présent mes connaissances sont vieilles, mes collections incomplètes et j'ai peu d'espoir de pouvoir jamais reprendre les fils rompus (...) Je peux ajouter que la partie publique de mon ouvrage a été favorablement jugée par Mr. Gaston Paris dans la Revue Critique de Litt[érature] et d'Hist[oire], 1868, II, 33, et que je publie de temps en temps des notices sur la littér[at]ure prov[ençale] dans ma Revue Finsk Tidskript.

Calvet, ms. 4642, f° 82-83.

## 18 - Date de L.M. 16

Cette lettre est, évidemment, la réponse à celle de Mistral du 28 juin 1865. En parlant de la leçon d'ouverture du cours de Meyer sur la littérature provençale, Mistral exprime son regret de ne pas y avoir assisté; puis il écrit: vous avez fait de notre vieille littérature une chose vôtre; vous la tenez dans la main, vous la voyez d'un coup d'œil et vous la ravivez d'un souffle. C'est plaisir de vous lire. Cet extrait et la preuve qu'il a reçu la leçon publiée. Meyer y répond; il est heureux qu'elle ait plu à Mistral: donc sa lettre est postérieure au 28 juin 1865, terminus a quo. La parution de *Flamenca* (*Flamenca* paraît aujourd'hui) pourrait elle-même déterminer la date plus exacte, mais il est bien difficile de vérifier quand les premiers exemplaires sont sortis de chez l'éditeur. Mais la phrase de Meyer où il indique que les exemplaires de son livre destiné à Mistral, Roumanille et Mathieu seront expédiés par l'éditeur, permet de serrer de plus près cette question: Meyer doit partir après-demain, mercredi 19 pour Londres, il écrit donc un lundi 17. Or, en 1865 nous trouvons un lundi 17 en avril, date exclue en raison de celle de la lettre de Mistral, et en juillet, date logique pour une réponse à la lettre du 28 juin; elle est aussi confirmée par une lettre de Meyer à Roumanille du début de 1866: J'ai fait l'an dernier un voyage en Angleterre qui s'est prolongé du mois de juillet au mois de décembre (Calvet, ms. 6018, f° 110-111), donc la lettre de Meyer 149,89 peut être datée exactement: le 17 juillet 1865.

## 19 - Dédicace à M. Guessard de *Flamenca* (L. M. 17)

### TRADUCTION

Au vaillant et honoré Seigneur F. Guessard, de la part de Paul Meyer, son disciple, saluts cordiaux et obéissance en toute choses.

Beau Seigneur et Maître, puisque de vos domaines vous m'avez donné tel fief que je n'en demande pas de meilleur, c'est-à-dire la connaissance du parler provençal, il est juste et raisonnable que je vous en rend grâces et que pour cela je vous assure bon service, comme on doit faire envers son loyal seigneur. Et parce que je ne pourrais pas vous envoyer un plus courtois messenger, je vous ai adressé Madame *Flamenca*, car il est bien certain qu'elle saura vous offrir avec distinction mon hommage. Ores je vous prie, beau seigneur, de vouloir bien l'agréer et d'accueillir la messagère, pour l'amour de celui qui vous est parfaitement dévoué.

Fait à Paris au mois de mai 1865.

## 21 - *La Vachère. La Vieille* (L. M. 24)

Mistral lui-même donne des explications plus amples sur li vaqueiriéu dans les notes de *Mirèio* (notes au Ch. VI et VII, éd. Lemerre, p. 489-490 et 493), donc accessibles à tout le monde. Plus tard, nous trouvons dans l'*Aiòli* (du 27 mars 1891, p. 3) un petit article sur le même sujet que nous reproduisons ici:

Li Vaqueiriéu

Apellon Li Vaqueiriéu (o jour de la Vaquiero) li tres darrié jour de mars e li quatre proumié d'abriéu.

Tres de mars, quatre d'abriéu  
Acò soun li Vaqueiriéu.

Soun remarquable en generau pèr un refrejamen dóu tèmms qu'a liò, tóuti lis an, à l'esquinòssi dóu printemps.

Avèn déjà di dins l'Aiòli (27 di febríé) ço que lou paisaan entend pèr li jour de la Vaqueiro.

La vièio, aguènt perdu, pèr la maliço de febríé, soun escabot de fedo, croumpè, dison, sèt vaco, e, à la fin de mars, se cresènt deliéurado de rigour de l'ivèr, veici que se permeteguè a questo outro galejado:

En escapant de Mars e Marsèu  
Ai escapa mi vaco e mi vedèu.

Lou mes de mars, qu'entend pas raiarié, avè trouva lou mes d'abrièu e, feroun, ié digué:

Abrièu, n'ai plus que tres jours: presto-me-n'en quatre,  
Li vaco de la Vièio faren battre.

E un gèu darreirage roustiguè tourna-mai tout lou germe dóu champ, e tourna-mai li vaco de la Vièio patiguèron.

La Vièio, article de l'Aiòli, 27 février 1891, p. 3

Li jour de la Vièio

Li jour de la Vièio, es lou noum que se douno i tres darrié jour de febríé em i tres proumié de mars, ounte, generalamen, l'ivèr sèmblo manda si darriéri lançado. Veici coume lou païsan en païs de Prouvènço esplico aquèu retour de fre.

Un an que l'ivernage èro esta proun benin, la Vièio, uno pastresso que gardava si fedo, se resè, l'arribado à la fin de febríé e se cresè, tun bèu tèmms, au mes de fébríé digué: — Adieu, febríé! ta febrerado noun m'a fa pèu nimai pelado mai febríé, qu'es un reguergue e qu'amo gaire que lou galejon, anè trouva lou mes de mars.

Mars, presto me tres jour fagué, e tres que n'ai  
De pèu e de pelado ié farai.

E 'm' acò, aqueli sièis jour, boufè 'no mistralado talamen ivernanjo que rabinè lou germe de tóuti li pasquié; e li fedo de la Vièio n'en perdegueron sa lano emai crebèron de fam.



22 - Lettre de V. Balaguer à F. Mistral (L. M. 26)

du 12 avril 1868.

Mon Cher et mon bon Ami,

C'est entendu. Vous sortez le 27 avril à 9 heures du matin. Vous arriverez à Perpignan à 6 heures du soir. Vous dînez à Perpignan, et vous sortez à 9 heures de nuit pour arriver à Figueras à 6 heures du matin à peu près.

On vous attendra à Figueras. Il y aura là Antonio de Torres et autres poètes de Girone et de la Bisbal.

Vous pouvez vous arrêter à Figueras jusqu'à midi ou une heure d'après midi. A cette heure vous sortirez de Figueras pour aller à Girone, où nous serons, nous autres les poètes de Barcelone, nous dînerons ensemble, nous passerons la nuit à Gerona et le 29 à dix heures du matin nous partirons en train express pour Barcelone.

Voilà donchs votre itinéraire.

Si Milord est arrivé déjà il sera avec nous à Girone.

Je suis ravi et content d'avoir Roussel, Roumieux en notre compagnie. Ils seront les bienvenus. Et le cher Brunet? Il ne veut pas venir?

Je irait avec vous autres à Avignon et je ferait venir avec moi la famille Brunet à mon retour!

Vous avez bien fait d'inviter Daudé, Meyer et Paris. Tant mieux s'ils veulent bien venir.

Tous ceux que vous aurez invité seront reçus comme des frères dans la terre catalane. Invitez toute la France, si vous voulez. Il y aura le logement et fraternité pour tous.

Nous irons ensemble à Montserrat.

Vous serez les bienvenus tous, tous, tous!

J'ai essayé chercher à Paris l'ouvrage Les Français du nord et du midi. Il me faut cet ouvrage. Portez-moi l'article de Paul Meyer pour le lire. Nous parlerons de tout cela.

Quand vous serez fatigué de Catalogne nous partirons pour votre Provence bien aimée. Je dois aller à Paris, et je m'arrêterai à Avignon pour serrer la main de tous ces bons amis qui n'ont pas venu pourvoir.

On a présenté des pièces magnifiques au concours de cette année. Il y en a 5 ou 6 de premier ordre. L'idée seule du voyage de Mistral et des poètes provençaux fait chanter toutes les cigales de Catalogne. Nous avons déjà 240 poésies, et encore n'est pas fermé le concurs. Vous verrez. Ça va être splendide. C'est la grande année de la poésie catalane.

On joue un de ces jours avec un grand succès mon drame castillan Los amantes de détour, que j'avais écrit il fait dix-huit années. Demain on jouera mon drame catalan D. Juan de Serrallonga. Nous ver-

rons. Toutes les loges et toutes les autres places son demander déjà. Je demande Dieu de me venir en aide. C'est mon premier drame catalan. Je l'avais écrit en castillan et on l'a joué 152 fois à Barcelone seulement et 41 fois à Madrid.

Maintenant nous verrons le même sujet en catalan quel effet produit. Priez pour moi au Dieu de la poésie. Il doit vous écouter mieux que moi, vous qui êtes un de ces élus.

Maintenant c'est décidé. Le 28 matin vous déjeunez avec les poètes de l'Ampurdan à Figueras. Le 28 soir vous dînez avec les poètes de Barcelone à Gironne.

On vous attend cœur et bras ouverts à vous, à Roumieux, Roussel et tous ceux qui viendront avec vous.

Votre ami, votre frère, votre tout dévoué

Vict. Balaguer.

Barcelone le 12 avril 1868.

24 - Raimbaut de Vaqueiras (L. M. 36, n. 4)

Canso No m'agrad'iverns ni pascors

TRADUCTION

Beau doux Anglais, noble et hardi, courtois, prudent, avisé.

Vous remplacez toutes mes joies.

25 - Rondes enfantines (L. M. 7)

TRADUCTION

La ronde de ma tante,  
Le rossignol y chante,  
La rose du mois de Mai,  
N'est pas encore épanouie...  
A qui la donnerai-je?  
A... la plus jolie.  
Oh, que de roses! Oh, que de fleurs!  
Belles, belles filles, tournez-vous!

La belle s'est tournée,  
Son galant l'a regardée...  
Oh, que de roses... etc.

(autre ronde)

J'ai bien mal au talon,  
La belle, la belle!  
Qui donc en est la cause,  
La belle, la belle?  
Qui donc en est la cause,  
La belle (...)

Mon mari qui est si jaloux,  
La belle, la belle!

C'est mon mari qui est si jaloux  
La belle...

Nous vous en cherchons un plus doux,  
La belle, la belle!

Nous vous etc.  
Ce sera..., votre époux,  
La belle, la belle! etc.

Pour celui-ci, je ne ferai un seul pas,  
La belle, la belle! etc.

Ce sera N..., votre époux,  
La belle, la belle! etc.

Pour celui-là, je ferai cent pas!  
La belle, la belle!

Pour celui-là, je ferai cent pas,  
La belle (savous).

Sourneto

Jean du porc (L. M. 40)

- Qui est mort?
- Jean du Porc.
- Qui le pleure?
- Le roi maure.
- Qui le chante?
- L'alouette.
- Qui le dit? (qui en dit?)
- La perdrix.
- Qui en sonne le glas?

— Le cul de la poêle.  
— Qui en en porte le deuil?  
— Le cul du chaudron.

— Qui est mort?  
— Jean du Jardin  
— Qui l’enterre?  
— Jean de la Guerre.  
— Qui le pleure?  
— Sa femme.

— Qui le fait danser?  
— Sa cavale  
— Qui le chante?  
— Son petit chien.

Lou gibous (L.M. 40 et n. 8)

Mio èro souto un poumié,  
que se façounavo,  
que se façounavo d’eici, que se façounavo d’eila,  
que se façounavo.

Un gibous vèn à passa,  
que la regardavo,  
que la regardavo d’eici, que la regardavo d’eila,  
que la regardavo.

— Gibous que me regardas,  
n’en siéu trop jouineto,  
n’en siéu trop jouineto d’eici, n’en siéu trop jouineto d’eila,  
n’en siéu trop jouineto.

— Pèr jouineto que sigués,  
sarés moun amigo,  
sarés moun amigo d’eici, sarés moun amigo d’eila,  
sarés moun amigo.

— Fau, se vosto amigo siéu,  
que la gibo saute,  
que la gibo saute d’eici, que la gibo saute d’eila,  
que la gibo saute.

Lou gibous a counsenti  
que sa gibo saute,  
que sa gibo saute d’eici, que sa gibo saute d’eila,  
que sa gibo saute.

Mio pren soun martelet  
e sa destraletto,  
e sa destraletto d'eici, e sa destraletto d'eila,  
e sa destraletto.

Lou gibous fai que ploura,  
dis que vòu sa gibo,  
dis que vòu sa gibo d'eici, dis que vòu sa gibo d'eila,  
dis que vòus sa gibo.

Mio pren soun martelet  
e'n pau de pegueto,  
un pau de pegueto d'eici, un pau de pegueto d'eila,  
un pau de pegueto.

E lou gibous es countènt  
d'avé mai sa tibo,  
d'avé mai sa gibo d'eici, d'avé mai sa gibo d'eila,  
d'avé mai sa gibo.

27 - Texte italien de la nouvelle de Boccace traduite par P. Meyer, G. Paris et F. Mistral (L.M. 48 et L.P. 3)

Boccaccio

Novella IX della giornata I

[Dico adunque, che] ne'tempi del primo re di Cipri, dopo il conquisto fatto della Terra Santa da Gottrifè di Buglione, avvenne che una gentil donna di Guascogna in pellegrinaggio andò al Sepolcro, donde tornando, in Cipri arrivata, da alcuni scelerati uomini villanamente fu oltraggiata: di che ella senza alcuna consolazion dolendosi, pensò d'andarsene a richiamare al Re; ma detto le fu per alcuno che la fatica si perderebbe, perciò che egli era di sì rimessa vita e da sì poco bene, che, non che egli l'altrui onte con giustizia vendicasse, anzi infinite, con vituperevole viltà, a lui fatte, ne sosteneva; in tanto che chiunque avea cruccio alcuno, quello col fargli alcuna onta o vergogna sfogava. La qual cosa udendo la donna, disperata della vendetta, ad alcuna consolazion della sua noja propose di voler mordere la miseria del detto Re; ed andatusene piagnendo davanti a lui, disse: Signor mio, io non vengo nelle tua presenza per vendetta che io attenda della ingiuri che m'è stata fatta, ma in sodisfamento di quella ti prego che tu m'insegni come tu sofferi quelle le quali io intendo che ti son fatte, acciò che, da te apparando, io possa pazientemente la mia comportare; la quale, sallo Iddio, se io far lo potessi, volentieri ti donerei, poi così buon portatore ne se'. Il Re, infino allora stato tardo e pi gro, quasi dal sonno si risvegliasse, cominciando dalla ingiuria fatta a questa donna, la quale agramente vendicò, rigidissimo persecutore divenne di ciascuno, che contro all'onore della sua corona, alcuna cosa commettesse da indi innanzi.

Texte de P. Meyer avec les variantes de G. Paris

El tems del premier rei de Cipra, apres so que en Gaufres de Bolho [ ac lo regne de Suria ] conquis-

tat, esdevenç se que una gentildona de Gascuenha anet en pelerinage al Sepulcre. E tornar areire aribet en Cipra, on per alcus malvatz glotos vilamens fo forsada. E come dolenta e desconsolada se pesset que al rei faria son clam. Empero dit li fo que en perdo se fadiaria que aquest era reis de tan avol vida e de tan pauc de be, que greu las autrui antas, si com dreitz o requier, venjaria, can tantas el mezeis ne prenia don blasmes lh'era grans, talamens que totz hom a cui nul crois fag avengues a sofrir, ab far li anta o vergonha sa ira espassava. E can so auzic la dona, ela se desesperet si jamais venjada seria e per so que de son enueg agues calque atempramen, ela s'albiret en son cor que ab motz cozens repenria l'avoleza del dig rei; e venc vas el rencuran e dizen: Senher, ieu non soi ges venguda denan vos per nulh venjamen qu'ieu espere de la dezonor que a mi fo facha; mas ieu vos prec que en esmendamen d'aquesta, a vos plassa m'ensenhar en cal guia sostenetz las dezonors que vos aven a prenre segon qu'ieu aug dire, per tal que engal de vos posca la mieua portar; la cal, si Dièus mi sal, trop volontieira vod donaria, que tan bon sufren non sai on quieire (it. che si bon portatore ne sei). El reis, que entro a cel jorn avia estat flacs e perezos, quais que dormir se ressides, al comensar pres dura venjensa del tort de la dona, e fo pois greus justiciare a tot home qui d'aici enans re fezes que fos contra l'onor de la sieua senhoria

Texte de F. Mistral

## LOU RÈI DE CIPRE E LA DAMO DE GASCOUGNO

### NOUVELLO DE BOUCACI

I tèms dóu proumié rèi de Cipre, après la counquisto de la Terro Santo pèr Jaufret de Bouioun, se trovo qu'uno noblo damo de Gascougno anè 'n pelerinage au sant Sepucure; e 'm' acò 'n s'entourant, coume arribavo en Cipre, fuguè brutamen óutrajado pèr quàuqui scelerat, e d'acò descounsoulado e adoulentido, se pensè d'ana reclama au rèi. Mais ie fuguè di pèr quaucun que farié 'no cambo lasso, pèr-ço-qu'acò 'ro un rèi de tant pau de causo e tant pau d'ounour que riscavo gaire de venja coume se dèu lis escorno dis autre, dóu moumen qu'em' uno bassesso vituperablo n'avalavo tant-e-pièi- mai que i'éron facho à-n-éu, bèn tant que tóuti aquéli que reçaupien quauque grèuge, lou bevien emé sa vergougno.

D'ausi acò, la damo, desesperant d'èstre venjado, pèr avé quauque soulas de sa nouiso, tirè lou plan de pougne la queitivié d'aquéu rèi; e 'm' acò s'anè plagne davans éu e ie diguè: — Moun Segne! Iéu noun vène à ta presènci pèr venjanço qu'espère de l'injùri que m'an fa; mai, pèr ma satisfacioun, ensigno-me, te prègue, coume fas tu pèr soufri, à ço que dison, lis injùri que te fan, en fin qu'à toun escolo iéu posque supourta la miéuno emé paciènci, laqualo, Diéu lou saup, voulountié te dounariéu, s'èro poussible, d'abord que tu li suportes tant bèn.

Lou rèi, que jusqu'alor èro esta pigre e pataras, se revihè coume d'un som e coumençant pèr lou grèuge d'aquelo damo que venjè aspramen, éu devenguè d'aqui persecutour mai-que-mai rege de tóuti aquéli que desenant coumeteguèron quaucarèn contro l'ounour de sa courouno.

Armana Prouvençau,  
1876, p. 43.

31 - Folquet de Marseille (L. M. 80)

TRADUCTION

Canso S'al cor plagues...

TRADUCTION

Personne ne peut avoir de bonheur de quiconque, sinon de ce qui plaît à son cœur. C'est pourquoi un pauvre qui est joyeux possède davantage qu'un homme riche mais sans joie qui a toute l'année des soucis.

34 - Lettre d'I. Paderowski à P. Mariéton (L.M. 105, n. 1)

40, Anastasiens-Gruss Gasse, Vienne, Autriche.

Le 10 avril 1890.

Mon cher Ami,

J'ai lu la Reine Jeanne. Je l'ai lue avec un bien vif intérêt, mais aussi avec une profonde tristesse...

Hélas, il n'y a point d'étoffe pour un livret d'opéra. Poème - superbe, action dramatique - nulle. En dehors de quelques chœurs et chansons - rien pour la musique. Pas un seul personnage lyrique, pas un brin d'intrigue amoureuse. La reine Jeanne aime beaucoup la Provence... Je comprends ce sentiment tout comme vous. Mais nous aurions beau en parler au public - il n'y entendra goutte.

J'espère, mon cher Ami, que vous ne m'en voulez pas. Je ne fais pas de critique littéraire, c'est pas mon affaire. Je parle seulement en musicien, en... âne, mais avec toute la franchise que je vous dois.

Dans un mois, je serai en France. Si le temps me le permet, je viendrais vous faire une petite visite à la campagne. Dans tous les cas nous nous reverrons bientôt, je l'espère.

Je vous serre affectueusement la main, à vous d'amitié sincère.

I. Paderewski.

Calvet, ms. 4649, f ° 290.

35 - Peire Vidal

TRADUCTION (L. M. 112, n. 2)

Bon vin a grand dolor

Pour sauver ma vie  
Je m'en allai en Hongrie,  
Près du bon roi Aimeri,  
Où je trouvai bon asile.  
Et il m'aura, sans cœur infidèle,  
Pour serviteur et ami.

36 - Lettre de P. Dévoluy à F. Mistral (L.M. 116)

Nîmes, lou 7 de jun 1909.

Moun car Counfraire,

A la dato dóu 21 de Mai, noste ami, l'egrègi felibre En Jùli Rounjat, mai-que-mai tengu pèr li travai que lou souliciton m'a manda sa demessioun de baile dóu Counsistòri. Noun agènt pas poussu faire reveni noste coulègo sus sa decisioun, l'avèn prega de bèn voulé countunia si founcioun jusqu'après li fèsto de Santo Estello. I'a counsenti; e, au sourti de la sensiho dóu Counsèu Generau, nous a renouvela soun entencioun imbrandablo de ceda si founcioun. Sian lou porto-paraulo de tóuti en semoundènt à Rounjat li gramaci recouneissènt dóu Felibrige. Es gràci à soun afecioun, à soun inlassablo ativeta que l'ourganisacioun soucialo de nòstis esfors a poussu se faire. L'aveni dira tout ço que lou Felibrige ié dèu e counfiermara soulennamen lis eloge que lou pregan de bèn voulé aceta vuei.

En counfourmita de l'article 11 de l'Estatut felibren, ai l'ounour de vous faire assaupre qu'ai designa, pèr coumpli desenant li founcioun de baile dóu Counsistòri, lou majourau En Jan Renadiéu, 29 bis, balouard Siste Isnard, en Avignoun.

Agradus, moun car Counfraire, mi vot li meiour en Santo Estello.

Lou Capoulié dóu Felibrige

Pèire Dévoluy.



37 - Cancelaire dóu Felibrige

Marsiho lou 27 d'abriéu 1882.

Moussu e Gai Confraire,

lou festenau dóu Felibrige se célébro aquest an en Mantenènço d'Aquitàni, dins la vilo d'Albi, lou 24 d'aquest mes de mai, qu'es un dimècre. La felibrejado aura liò à miejour, dins uno salo dóu Grand café Divan, Hôtel du Bon Pasteur, sus li liço dóu Nord. L'escoutissoun es de 10 francs pèr tèsto.

Se vous plais, coume l'esperan, de veni bèure emé nous-autre à la coupo de Santo Estello, vouguès bèn, sènso fauto, manda vosto counsentido, avans lou 15 de mai, au felibre mantenèire M. Jules Rolland, avoucat, carriero Nègo-Danos, en Albi (Tarn).

E reçaupès, Moussu, la bono asseguranço de nòsti sentimen courau.

Lou Capoulié,  
F. Mistral.

Lou Cancelié,  
V. Lieutaud.

38 - Diplôme de Docteur Honoris Causa de l'Université de Halle (L. P. 10)

La Direction des Archives de Martin-Luther Universität Halle-Wittenberg a bien voulu répondre à notre demande de renseignements concernant l'attribution du titre de Docteur Honoris Causa à F. Mistral, en nous adressant, avec une lettre explicative, les extraits de la publication de Karl Voretzsch: Das romanische Seminar der vereinigten Friedrichs-Universität Halle-Wittenberg, in ersten Halbjahrhundert seines Bestehens, Halle (Saale) 1926. Au-dessous du titre, on lit deux vers de Mistral, tirés de la Cansoun dis àvi (Lis Óulivado):

Ounour à nòsti àvi

Tant sàvi, tant sàvi!

Mistral

Nous donnons ici la traduction française des pages 28-29:

Parmi les docteurs Honoris Causa que la Faculté de Philosophie a nommé depuis sa fondation, deux d'entre eux peuvent être considérés comme représentant la philologie romane: Frederi Mistral, de Maillane, fondateur du félibrige provençal, poète de Mirèio, promu en 1884 au grade du docteur philosophiae causa qui, par son Tresor dóu Felibrige a directement mérité de la philologie, ainsi que August Bertuch de Cronherg, en Tannus, traducteur des chefs-d'œuvre de Mistral qui a reçu, en 1920,

la distinction de docteur de philosophie. Les deux reposent aujourd'hui en paix.

Voici la teneur du diplôme de Mistral.

Q. D. B. V.

Auspiciis sapientissimis felicissimisque  
augustissimi et potentissimi principis ac domini  
domini

GUILELMI

Germanorum Imperatoris  
Borussorum Regis  
Patris Patriae  
regis et domini nostri longe clementissimi  
Academiae Fridericianae Halensis cum Vite  
bergensi consociatae  
Rectore magnifico  
viro illustri

ALFREDO BORETIUS

juris doctore et professore publico ordinario  
aquilae rubrae equite  
ex decreto amplissimi philosophorum ordinis  
promotor legitime constitutus

RICHARDUS GOSCHE

licentiatus theologiae philosophiae doctor artium  
liberalium magister linguarum orientalium professor  
publicus ordinarius  
Ordinis Philosophorum h. c. decanus  
viro nobilissimo et illustrissimo

FRIDERICO MISTRAL

propter linguae provincialis scientiam  
quod et thesauro copiosissimo dialectorum eius linguae  
quae nonc sunt composito amplissimam cognitionem  
tam veteris quam recentis sermonis comprobavit  
earumque litterarum studia egregie adiuvit  
et carminibus praeclarissimis non minus propter poeti  
cam facultatem quam propter perfectam sermonis ele  
gentiam laudatis poetam omnium qui nostra aetate hoc  
sermone usi sunt longe praestantissimum se exhibuit

DOCTORIS PHILOSOPHIAE ET AA. LL. MAGISTRI

gradum jura privilegia et immunitates  
die XXX m. Mali a MDCCCLXXXIV

honoris causa

contulit

idque actum esse hac tabula ordinis sigillo munita  
publice declaravit

Halis Saxonum formis Ploetzianis.

LS.

Il est intéressant de citer les motifs de la distinction de Bertuch. La Faculté décerne le titre du docteur Honoris Causa [...] à August Bertoch qui, avec une profonde connaissance de la philologie et avec une parfaite maîtrise de la langue poétique allemande, a magistralement traduit deux chefs-d'œuvre ainsi que plusieurs poésies mineures du fondateur et chef de la nouvelle poésie provençale, Frederi Mistral, en répandant à travers l'Allemagne sa connaissance dans le monde entier. Les deux chefs-d'œuvre que mentionne le diplôme de Bertuch sont le poème de Nerto, traduit en 1891 (Strasbourg, Trubner) et Mirèio, en 1893 (Strasbourg, Trubner; 2e édition, Berlin, Hertz, même année).

Selon les renseignements fournis par l'Université Martin-Luther à Halle, le prof. A. P. Pott proposa également la candidature de Paul Meyer, le meilleur connaisseur de l'ancien provençal. — Cette candidature, combien justifiée, ne devait pas être retenue.

Nous exprimons nos vifs remerciements au Dr. Ulrich Ricken, actuel successeur de l'enseignement de Suchier, ainsi qu'à M. I. V. Heindorf, collaborateur scientifique de l'Université de Halle.

**ADDENDA**

P. 85: Detoye.

Loye (Augustin de, 1816-1898), après l'École des Chartes fut, comme Paul Meyer au début de sa carrière, attaché aux Travaux Historiques du Ministère de l'Instruction Publique. Conservateur du Musée Calvet de 1852 à 1890, il fit une édition critique (avec traduction) de *Li sèt garbeto* (1879) du poète Augustin Boudin. Le nom Deloye reprend, par voie légale, son ancienne forme de Loye en 1893. Sur A. Boudin et la publication des Prouvençalo v. R. Dumas *Fragments inédits de Remembranço de Joseph Roumanille, Mélanges dédiés à la Mémoire de Jean Boutière*, Soled, Liège, 1971, p. 692- 694.

Appendice 5, dernier paragraphe.

Remarquée, lorsque l'ouvrage était à l'impression, une note de cinq lignes dans la *Revue des Langues Romanes* (1883, T. XXIII, p. 305) insérée dans les comptes rendus des périodiques. A. Roque-Ferrier, à propos de la *Revue Lyonnaise*, suppose — avec un retard de presque deux ans ce

qui est significatif — que l'extrait paru dans le Monde Lyonnais du 1er janvier 1881 peut être un fragment de Nerto. Sachant que Nerto a été publiée en 1884, il est permis de croire que Mistral a fait connaître à Roque-Ferrier son poème et que la petite note en est l'annonce. Cette hypothèse est d'autant plus autorisée que ce retour, en 1883, au Monde Lyonnais du 1er janvier 1881 n'est pas Justifié.

Roque-Ferrier ne mentionne, à côté du texte de Lou Diable, ni le nom de Charles Boy ni sa traduction qui diffère sensiblement de celle de Mistral qu'on lit dans Nerto.

**© CIEL d'Oc – Avoust 2007**